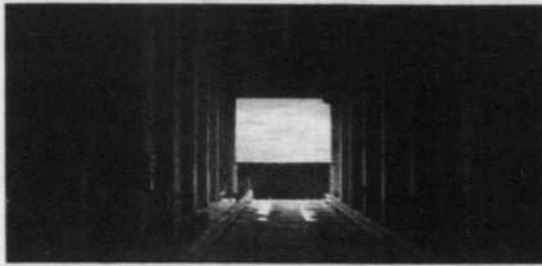


DE VISU

Mirages en plein désert

Page E 6



CINÉMA

Un suspense-canular

Page E 7



CULTURE



CINÉMA

Le conteur et sa fée

La délicieuse comédie romantique québécoise *Les Aimants*, tissée de chassés-croisés, sortira sur nos écrans vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

On rencontre Yves Pelletier et Isabelle Blais dans un café de la rue Laurier; lui, ému de lancer son premier film; elle, sautant comme actrice et chanteuse d'un film et d'un spectacle à l'autre, déjà presque ailleurs. Elle fut l'allumeuse de *Québec-Montréal*, la fille navigatrice de Rémy dans *Les Invasions barbares*. La voici devenue l'ingénue des *Aimants*.

Yves Pelletier s'est presque étonné lui-même d'avoir mis au monde une comédie romantique. Du temps où il faisait partie du *chic and suell* groupe Rock et Belles Oreilles, entre 1981 et 1995, sa fibre humoristique primait sur les différentes facettes de lui-même, même dans les scénarios écrits pour d'autres, les *Karmina 1 et 2*, par exemple. Humoriste donc, également comédien, réalisateur de la dernière série *Juste pour rire* produite par Gilbert Rozon, collaborateur des émissions *L'Enfer, c'est nous autres* et *Piment fort*. Il fait partie de ces talents multiformes qui bougent et s'adaptent, enjambant radio, télé, cinéma, documentaire, devant ou derrière le micro ou la caméra. Yves Pelletier a étudié en cinéma à l'UQAM, précise avoir puisé de l'expérience à observer les coulisses de la création durant vingt ans.

Alors, l'envie l'a pris d'explorer un univers nouveau pour son premier film, qu'il a également scénarisé. «*J'ai laissé vivre une situation et des personnages qui m'ont conduit dans ces zones-là. Faut croire que c'était leur karma...*», décrète-t-il, philosophe.

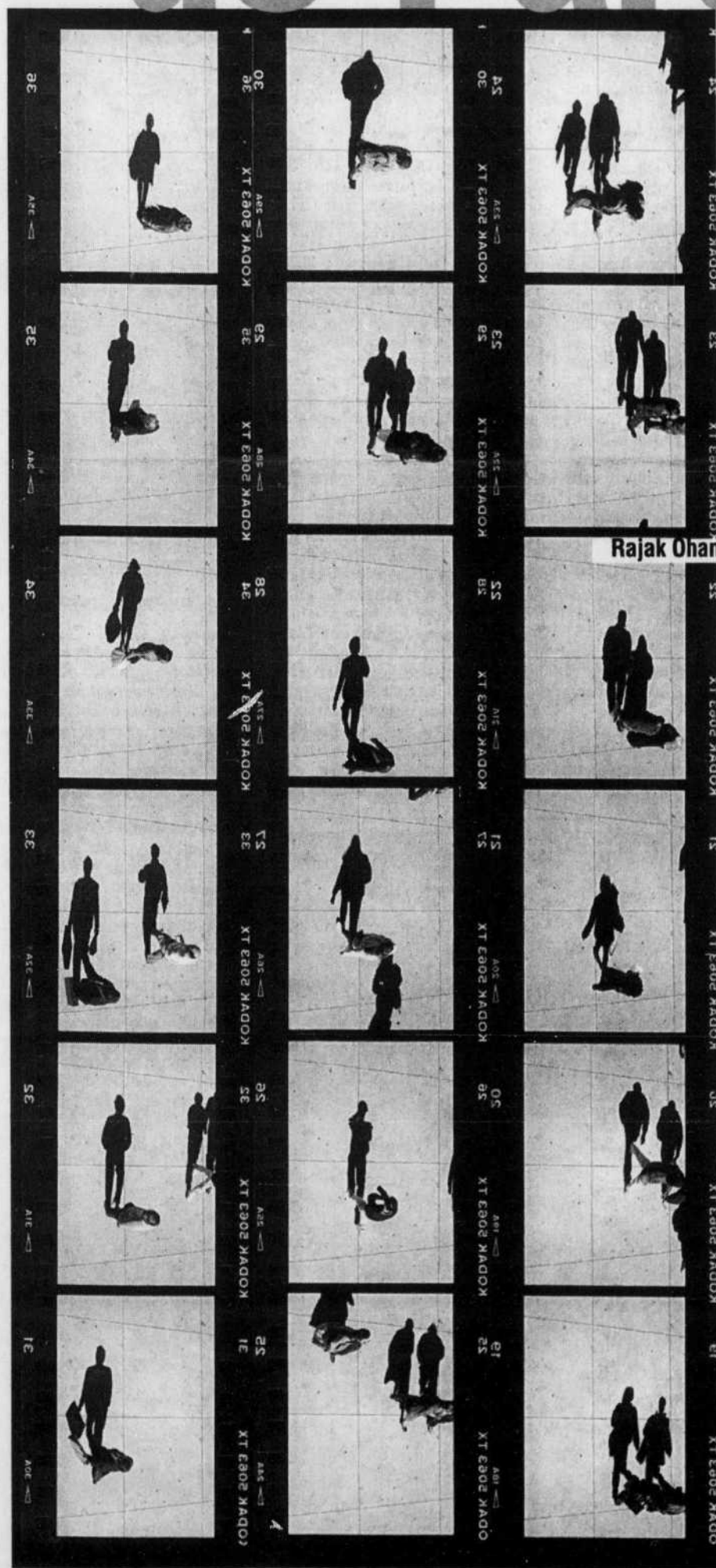
Double jeu

Va pour le karma des *Aimants*. Une comédie romantique légère, amusante et charmante qui prendra l'affiche vendredi prochain. Opposant deux sœurs aux antipodes l'une de l'autre — Sylvie Moreau en femme cynique et menteuse et Isabelle Blais en granola naïve —, leur jetant dans les pattes un irrésistible jeune premier (Stéphane Gagnon), un amant brûlant (Emmanuel Bildeau) et un fiancé ennuyeux (David Savard), Yves Pelletier a créé un univers de chassés-croisés, comme dans les comédies classiques et les vaudevilles. Hasards et coïncidences, avec en arrière-plan une petite satire de notre société d'information. Une des nombreuses versions de son scénario était sans paroles. «*Mon vieux fantasme: faire un film muet, mais trop de situations devenaient inexplicables.*»

Pour les anciens membres de RBO, l'amitié a survécu au divorce. Quand Guy A. Lepage a réalisé cette année son premier long métrage, *Camping sauvage*, il a donné le rôle de Scratch à Yves Pelletier, son ancien acolyte. Celui-ci renvoie la balle en passant à son tour à la réalisation. Dans *Les Aimants*, Guy A. Lepage et André Ducharme sont de la distribution. RBO n'est pas vraiment mort. Il a juste changé de forme.

Mais Yves Pelletier n'a pas songé un moment à jouer dans son film. «*J'ai adoré me retrouver derrière la caméra*», dit-il. Il s'est découvert directif, exigeant, désireux de faire passer le rythme et

Pour enfoncer le clou de l'art public



Hal Inberg



SOURCE BIENNALE DE MONTRÉAL

Rajak Ohanian

À sa quatrième édition, la Biennale de Montréal, organisée par le Centre international d'art contemporain (CIAC) et son directeur, Claude Gosselin, précise sa niche. Il faudra s'y faire: la Biennale de Montréal continuera de s'occuper d'art, mais incarné dans la sphère publique. L'art public sera désormais le créneau unique mais combien diversifié de la Biennale.

BERNARD LAMARCHE

La thématique de la Biennale de Montréal édition 2004, *Agora*, n'est pas un thème à proprement parler. L'événement, qui dure jusqu'au 31 octobre, traite cette année du domaine public. Puis, dans deux ans, la Biennale de Montréal, on peut déjà l'annoncer, traitera aussi, mais autrement, de la place publique. Et ainsi de suite. Claude Gosselin a décidé de radicaliser une approche qui couvait dans les sous-couches des événements qu'il a organisés depuis 20 ans au nom du CIAC: l'art public et la ville. Tous les deux ans, le clou va être enfoncé; ce sera la spécialité de l'organisation.

La Biennale se définit et se rapproche de plus en plus de la vision de son créateur, qui voit en elle un festival des arts visuels. De fait, Gosselin cite comme exemple la Biennale de Liverpool, qui se définit comme un festival international de l'art contemporain. D'ailleurs, la voie qu'emprunte la Biennale de Montréal s'apparente tout à fait à celle de la biennale britannique. *International*, un des volets de l'événement, rassemble, au moment même où vous lisez ces lignes, 40 pièces de commande sur les

thèmes de la ville comme contexte de l'œuvre d'art et du développement des relations entre l'artiste et son environnement social.

«*Les fameux thèmes ne sont jamais suivis, rappelle Gosselin. Laissons cela aux musées qui ont bien le temps d'organiser des expositions deux ans à l'avance avec le personnel qu'il faut.*» «*Si c'est stimulant, tant mieux, sinon, on aura manqué notre coup*», ajoute celui que la critique a égratigné ces dernières années.

Après avoir exploré le dessin sous toutes ses formes dans l'édition 2002 de la Biennale, Gosselin prend un virage à 180 degrés. Toujours sur le terrain des arts visuels, la Biennale se tourne vers l'art public, de l'architecture et de la ville. Pas question de traiter de la sculpture «*qu'on échappe sur le coin d'une rue*», comme le dit lui-même Gosselin. «*On ne peut plus parler d'art public sans parler du domaine public, d'urbanisme à concevoir, de la façon dont se développent les villes, les quartiers, de ce qu'on peut y faire.*»

Gosselin a travaillé à partir du livre *In Search of New Public Domain*, des chercheurs néerlandais Maarten Hajer, urbaniste et politologue rattaché à l'université d'Amsterdam, et Arnold Reijndorp, un chercheur indépendant qui étudie l'urbanisme de pointe et la culture urbaine (les deux sont à Montréal pour le colloque de la Biennale, aujourd'hui). Le livre se veut une analyse critique de la géographie culturelle des villes réseautées, des espaces collectifs et de la sécurité publique dans une optique de définition des nouveaux défis qui se présentent aux urbanistes et aux designers. Aéroports, réseaux souterrains des villes, réseaux de transport et ces places semi-publiques, semi-privées que sont les grands centres commerciaux, les librairies, même, avec leurs cafés où se donnent des conférences: les fonctions du public et du privé sont présentement brouillées, et ces nouvelles données doivent être prises en considération par ceux qui réfléchissent à l'art dans le public.

Depuis vingt ans que le CIAC existe, il n'a jamais été cloisonné dans une seule discipline. L'art public a toujours fait partie des préoccupations du CIAC, le Daniel Buren de la rue Amherst le prouve. Le Buren avait été prévu d'abord pour le volet arts visuels de l'événement Québec 84. Cinq œuvres avaient été montrées alors dans le Vieux-Port de Québec à l'époque. En 1998, la première édition de la Biennale montrait une pièce de Chen Zhen dans un des bassins devant le Marché Bonsecours. *La Montagne des jours*, ces plaques disséminées par Gilbert Boyer en 1991, c'est aussi le CIAC.

Ève Robidoux: CKPR

La Biennale se définit et se rapproche de plus en plus de la vision de son créateur



Culture

DISQUE CLASSIQUE

Des montagnes de nouveautés

CHRISTOPHE HUSS

Le mot «disque» est associé par tout au mot «crise». Pourtant, les éditeurs de disques classiques québécois font preuve d'un dynamisme et d'une inventivité réconfortantes, comme en témoigne une rentrée impressionnante.

Analekta, le doyen et la locomotive de ce marché, misera beaucoup sur *Passion!* le septième CD d'Angèle Dubeau et La Pietà, à paraître le 19 octobre. Le montage complet vient d'en être achevé cette semaine. Le même jour paraîtra le disque Brahms de Marie Nicole Lemieux. Le 16 novembre, l'édition Analekta accueillera l'Ensemble Masques, qui fait partie du riche vivier montréalais dans le domaine de la musique ancienne. Avec la superbe soprano Shannon Mercer, Masques interprétera des œuvres anglaises du XVII^e siècle (Purcell et Jenkins). Le même jour sortira notamment *Noël à Darmstadt*, le 3^e volume de la collection de musique vocale et instrumentale de Graupner par Geneviève Soly et les Idées heureuses.

Pour l'heure, les premières parutions de la saison, en rayon depuis cette semaine, sont le second volume des dernières sonates de Beethoven par Anton Kuerti (*Sonates n° 28, op. 101 et 29, dite «Hammerklavier»*) et la reprise du premier album, enregistré par UMMUS en 1995 et 1996, d'une intégrale des *Sonates pour violon et piano* de Mozart avec Jean-François Rivest au violon et David Breiman au piano. Il faut y ajouter le *Chant de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, qui signe le retour de l'Ensemble Anonymus chez Analekta. Nous y reviendrons assurément, en comparaison avec la nouvelle version de l'ensemble Micrologus (*Zig Zag Territoires*).

ATMA et les Violons du Roy

L'émulation d'un bon, puisque l'édition ATMA se fait de plus en plus visible face au grand ancien, Analekta. Parmi les nouveautés de septembre, on remarque l'arrivée chez ATMA de La Nef, qui, avec la soprano Meredith Hall, a enregistré des chansons de l'Écossais Robert Burns (1759-1796). Pléthorique, la rentrée ATMA comprend aussi le second volume des *Concerts à deux violes égales* de Sainte-Colombe par Les Voix humaines, le premier récital du contre-ténor David DQ Lee, accompagné par Yannick Nézet-Séguin au piano, un disque de



Le Chant de Robin et Marion d'Adam de la Halle signe le retour de l'Ensemble Anonymus chez Analekta.

musique chinoise par la flûtiste Lise Daoust et Liu Fang, ainsi que le nouveau disque du NEM.

La plus grosse nouveauté ATMA de la rentrée, le premier disque des Violons du Roy pour l'éditeur québécois, sera mise sur le marché le 5 octobre. Bernard Labadie y présentera l'adaptation par Bach du *Stabat Mater* de Pergolese; une cantate sur le psaume 51 *Tilge, Höchster, meine Sünden*. On pourra entendre Karina Gauvin et Daniel Taylor sur cinq canaux, puisque cette parution sera le premier SACD multicanal complet «Made in Québec» en musique classique. Toujours en octobre, les rares *Douze Préludes-Poèmes op. 58* de Charles Tournemire seront interprétés par la pianiste Lise Boucher, et le quintette *La Truite* de Schubert sera défendu par les Chambrestes du Canada. En novembre, les *Psaumes de David* de Benedetto Marcello, par l'Ensemble Fuoco et Cenero de Jay Bernfeld, côtoieront le nouveau disque des *Boréades (Trio de Carl Philipp Emanuel Bach)* et un récital de mélodies avec clarinette et piano par Aline Kutan, évidemment intitulé *Le Pâtre sur le rocher*, du nom de la célèbre œuvre de Schubert.

Les mois qui suivent nous réserveront quelques surprises, dont, par exemple, le début d'une intégrale des *Cantates* de Bach, l'immortalisation du programme Weill présenté il y a quelques mois par Diane Dufresne et Yannick Nézet-Séguin, la *Messe à quatre chœurs* de Charpentier (enfin de la «mu-

sique spatiale» en SACD multicanal) et le *Stabat Mater* d'Alessandro Scarlatti par Emma Kirkby et Daniel Taylor.

Autres artisans

Mais le dynamisme québécois en matière de disque classique ne se résume pas seulement à ces deux acteurs majeurs. Ainsi, earlymusic.com, l'étiquette discographique de l'Ensemble Arion, fera paraître fin octobre *Susanne un jour*, un panorama de 250 ans de musique pour clavecin à Venise par le claveciniste Timothy Roberts. Il faut aussi parler de Palex, spécialiste d'archives, qui rendra hommage en un double album à Natan Brand, pianiste méconnu, décédé prématurément, dont l'art sera illustré par un CD Chopin et un CD Schumann, ce dernier contenant les *Scènes d'enfants* et les *Kreisleriana*, œuvre également à l'affiche d'un récital donné par Vladimir Horowitz à Saint-Petersbourg quelques jours après son fameux *Concert de Moscou* publié par Deutsche Grammophon.

Ce panorama ne serait pas complet si l'on ne parlait pas du très sympathique éditeur XXI-21 (finatendu album *Beatles 101*, rééditant des chansons des Beatles en français, c'est lui!), qui publiera les *Vêpres* de Rachmaninov par le Grand Chœur de Montréal, des *Airs de cours* d'Etienne Moulinié par Alfred Marin, un album Fauré du baryton Marc Boucher et un disque en solo du violoniste Alexandre Da Costa. Mais le projet majeur de XXI-21 sera assurément un nouvel objet sonore patrimonial intitulé *L'Art lyrique au Canada*, coffret de quatre CD présentant 75 interprètes captés entre 1950 et 1990 et rendant justice à la mémoire des grands noms de la scène canadienne mais aussi à des artistes oubliés.

Décidément, entre ces nombreuses mains, le patrimoine, tous les patrimoines sonores d'hier et d'aujourd'hui, sont bien gardés.

ART PUBLIC

SUITE DE LA PAGE 1

La Biennale de cette année connaîtra deux phases: celle présente, en octobre, et une seconde en mai. Des problèmes de financement chroniques et la lourdeur des négociations concernant les normes de sécurité publique empêchent pour l'instant l'érection de deux projets publics majeurs, que les Montréalais accueilleront au printemps. Ainsi, le projet de *Fight Club* public, une immense sculpture de Didier Faustino (France), qui est aussi une agora, ne sera diffusé pour l'instant que comme affiche dans la ville. Un autre projet majeur devra attendre, qui demande 250 tonnes de bois de chauffage pour former dans le ciel *Une feuille d'érable bleue*. Il est issu du cabinet de design urbain et d'architecture néerlandais West 8, de l'artiste Adriaan Geuze, qui sera le commissaire général de la prochaine Biennale d'architecture de Rotterdam. Le projet devait être inauguré à proximité de la Place des Arts. Paradoxalement, outre les affiches de Faustino, la Biennale portée sur l'art public aura qu'une pièce sur la place publique, soit la tour de verre de Hal Ingberg, qui est responsable de la conception du Palais des congrès de Montréal, sur l'esplanade de la Place des Arts.

La première phase assurera un dépaysement de premier niveau. Dans les anciens espaces du journal *The Gazette*, au 250 de la rue Saint-Antoine, elle permettra de visiter une toute petite partie de l'édifice industriel, ce qui vaut le déplacement en soi, tant l'endroit est chargé d'histoire.

À l'intérieur, le visiteur est invité à participer au projet de Will Alsop. Ce dernier vient de créer un ajout spectaculaire à l'Ontario College of Art and Design, à Toronto, un édifice sur pilotis d'un caractère qu'on voit trop rarement ici, de ceux qui permettent à une ville de se positionner comme leader mondial en architecture. À Montréal, un immense tableau-couloir englobant les gens permettra à ces derniers, tout comme à des étudiants en architecture de McGill, de s'exprimer sur le thème choisi.

La reprise de l'exposition *C'est MA place!* de la galerie Monopoli et les planches du projet de la Québéco-

se Ève Robidoux, qui a remporté un concours à Taiwan pour un projet de place publique en hommage aux morts du séisme de Chi-Chi en 1999, sont aussi du lot. Puis il y a NIPPaysage, le photographe Rajak Ohanian, Ed Kostiner et son *Story-board des domaines publics*. Et il y a Armand Vaillancourt, qui lui aussi y va d'œuvres participatives.

Il y a longtemps que Gosselin regarde aller Armand Vaillancourt et qu'il projette de travailler avec lui. Celui dont l'œuvre est parsemée d'interventions importantes dans le tissu urbain — il faut en prendre pour preuve la fontaine de l'Embarcadero à San Francisco, en 1971 — est considéré par Claude Gosselin comme un artiste de la trempe des meilleurs. «*Ce gars-là est à la hauteur des Joseph Beuys, Richard Serra et Andy Warhol.*» L'intransigence de Vaillancourt lui a certes valu de ne pas être appuyé à sa juste valeur, mais Gosselin critique les instances en place — galeries et musées — pour ne pas avoir suffisamment défendu l'homme et l'artiste, se disant lui-même en rattrapage. «*Il aurait pu aller beaucoup plus loin, comme Serge Lemoyne d'ailleurs. Les deux ont eu de la difficulté à travailler avec des galeries aux œuvres domestiques. Il faut un galeriste aussi fort que ces artistes pour travailler avec eux.*»

La présence de Vaillancourt comme artiste phare de la Biennale suit celle de Betty Goodwin, qui était sous les éclairages lors de l'édition précédente. «*Son travail est à la hauteur de n'importe lequel des artistes dans le monde. Mais la dimension politique de l'artiste fait peur au monde. Quand va-t-on passer une commande sérieuse à Vaillancourt, et non pas lui donner la moitié d'un trentième sous comme moi pour qu'il travaille?*» On vous le disait, Gosselin mord un peu plus cette année.

Le CIAC connaît une année faste en projets. Une autre exposition a lieu au Centre de design de l'UQAM et une expo pour recueillir des fonds se tient à l'église St. James. Une publication de Georges Adamczyk, de l'Université de Montréal, sur les *Maisons-lieux*, de même qu'une publication sur les 20 ans du CIAC ont été lancées ce mois-ci. Reste à l'agora de s'activer.

Le Devoir

CONTEUR

SUITE DE LA PAGE 1

la musique de son film à travers le jeu des comédiens.

L'idée du scénario date de l'époque RBO. Au début des années 80, il avait entendu parler d'un couple trop occupé pour se voir qui communiquait par petits mots collés aux aimants du frigo. Il avait écrit sur le sujet, mais ça dans un tiroir, tout comme Guy A. Lepage qui laissait alors de côté ses histoires de couples avant de les récupérer un jour pour *Un gars, une fille*. Yves Pelletier a extrapolé à partir de cette histoire d'aimants du frigo: «*Et si quelqu'un échangeait leurs messages, qu'est-ce que ça changerait?*»

Avec un budget de 2,4 millions de dollars et 22 jours de tournage, pas question de multiplier les décors, mais plutôt les facettes des personnages: «*Chacun joue un double jeu et personne n'est vraiment ce qu'il prétend être. Mettons que Les Aimants est un conte, un film d'époque à la sauce contemporaine: Jeanne la menteuse et Julie la douce.*»

Pour Yves Pelletier, l'humour et la comédie romantique reposent sur une seule et même technique dans un registre différent. Chaque gag est souligné dans *Les Aimants*, mais en douceur, par un haussement de sourcils, un regard. «*Ce n'est pas une histoire à se taper sur*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La comédienne Isabelle Blais et le réalisateur Yves Pelletier.

les cuisses, mais l'humour est présent en arrière-fond. Isabelle incarne un type d'idéaliste qui n'a pas vieilli et qui s'est réfugié dans son monde. J'ai adoré la faire gagner à la fin, comme dans un conte de fées. C'est elle, la fée, bien entendu.»

L'extérieur se situe dans le ghetto McGill. L'appartement au centre de tous ces va-et-vient a été recréé en studio. Yves voulait le faire ressembler à l'atelier de Vermeer après avoir dévoré le livre *La Jeune Fille à la perle*, de Tracy Chevalier (à l'origine du film du même nom). Isabelle Blais rit en se rappelant l'épisode, parle de synchronicité. Après qu'Yves lui eut parlé du rôle et du tableau de Vermeer, elle lui a envoyé une photo d'elle-même en noir et blanc travestie en jeune fille à la perle. Toute jeune, elle s'était amusée à prendre la pose de modèle.

Le réalisateur désirait dès le départ Isabelle Blais et Sylvie Moreau pour les rôles principaux. À cause de l'évident contraste entre elles deux. Quand on lui fait remarquer

que Sylvie Moreau hérite un peu trop souvent des personnages de femmes sensuelles et sans scrupules et risque d'être emprisonnée dans ce type de performances, il admet qu'il y a du vrai là-dedans. «*Mais elle les joue si bien, ces femmes-là...*»

Isabelle Blais donnait la réplique à Sylvie Moreau pour la première fois et l'a trouvée d'un extrême professionnalisme. De son côté, on lui offre des rôles très diversifiés. «*Avec mes traits réguliers, j'aurais pu être confinée aux prestations de bonne petite fille, confie-t-elle. Mais j'y ai échappé.*» Elle s'est sentie à l'aise dans son personnage des *Aimants* candide et idéaliste, tout en s'avouant plus dure que Julie. «*La naïveté et la pureté sont en voie de disparition dans notre société, constate la comédienne, parce que la vie nous rentre dedans. Mais il y a quelque chose de beau qui s'envole en même temps qu'elles.*»

Le Devoir

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL

LE VENDREDI 1^{er} OCTOBRE
ET LE LUNDI 4 OCTOBRE | 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Peladeau
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

Direction : Raffi Armenian
Soliste : Caroline Séguin, flûte

L. van Beethoven *Ouverture n. 3 « Leonore »*
L. Bernstein *Halil (Nocturne pour flûte)*
P. I. Tchaïkovski *Marche slave*
A. Dvořák *Symphonie n. 8 en sol majeur*

ENTRÉE LIBRE
RENSEIGNEMENTS : (514) 873-4031, poste 221

L'essence des sens...

24, 25 et 26 septembre 2004
Vieux-Montréal

Venez voir et apprendre comment se crée, se fait, se vit, s'exprime la culture au Québec

La plupart des activités sont gratuites et ouvertes à tous publics

Avec entre autres comme parrain d'honneur, le célèbre affichiste Vittorio FIORUCCI

Info : (514) 732-8685
www.sdcvieuxmontreal.com

Hydro Québec présente Les Séries Pro Musica

série ÉMERAUDE
Lundi, 4 octobre à 20 h, Théâtre Maisonneuve

Le Mozart Klavier Quartett
Piano, violon, alto et violoncelle

Quatuor en sol mineur, K. 478, de Mozart
Quatuor en mi bémol majeur, op. 47, de Schumann
Quatuor en ut mineur, op. 13, de Richard Strauss

Billets : 30 \$, 25 \$ 12 \$ (étudiants), taxes et redevance en sus en vente à la Place des Arts : 842-2112

Renseignements
Pro Musica, 514-845-0532 www.promusica.qc.ca

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

DOMAINE Forget
Saint-Irène QC, Charlevoix

Déjeuner-bénéfice annuel

Sous la présidence d'honneur de Monsieur André Caillé
Président-directeur général d'Hydro-Québec

Le Dimanche 17 octobre 2004 à 10h30
à la Salle Richelieu du Fairmont
Le Manoir Richelieu de La Malbaie
Prix du billet : 130\$

Information ou réservations :
(418) 452-8111 ou 1 888 DFORGET

Culture

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Petits et cultivés

MICHEL BÉLAIR

Au moment où l'on nage en pleines Journées de la culture, une foule d'activités reliées au théâtre — ouverture des coulisses chez Duceppe, atelier d'interprétation à La Licorne ou de mime chez Omnibus, etc. — s'offre aux curieux. Cela est aussi vrai dans les grandes régions de Montréal et de Québec que dans les 276 autres municipalités qui participent à l'événement. On n'y échappe pas: la culture est partout durant ce week-end! Belle occasion de souligner toute une série d'événements qui impliquent aussi les enfants dans les arrondissements montréalais.

■ A la Maison Théâtre d'abord, on pourra assister samedi, de 13h à 14h et de 15h à 16h, à des visites commentées de ce lieu voué à la diffusion et au développement du théâtre pour l'enfance et la jeunesse. On promet aussi des jeux interactifs pour agréments cette activité familiale qui s'adresse aux enfants de huit ans et plus. Il faut réserver au (514) 288-7211, poste 1. A Québec, Les Gros Becs ((418) 522-7880) offrent le même genre d'activité.

■ Dans le même ordre d'idée, L'illusion, théâtre de marionnettes invite les enfants à visiter son minuscule théâtre de poche de la rue de Bienville, en plein cœur du Plateau. A travers un parcours visuel et animé, on pourra découvrir le travail de création des artisans de la compagnie et donner vie aux objets. Ça vise les quatre ans et plus et ça se passe dimanche, de 10h à 11h et de 14h à 15h, au 783, rue de Bienville (514) 523-1303.

■ Par contre, si vous fréquentez le quartier Villeray, vous pourrez assister à une représentation de *La Couturière*, la toute dernière créa-

tion de Jasmine Dubé et de son équipe du Théâtre Bouches dé-cousues. En piquant la curiosité des enfants, Ariane invite les enfants de quatre ans et plus à pénétrer dans l'univers de sa grand-mère Blanche, celle qui sait si bien réparer les blessures du monde. Les laissez-passer pour l'événement, produit en collaboration avec la Maison de la culture Ville-ray-Saint-Michel-Parc-Extension-sont, sont disponibles à la Maison de la culture pour les représentations de samedi et dimanche (13h à 15h et 16h à 18h). On se renseigne au (514) 872-6131.

■ Les enfants de l'arrondissement de Lachine seront aussi gâtés puisque le Comité de revitalisation de Saint-Pierre présente *Le Monstre et les cinq oursons*, une production du Théâtre La Simagrée inspirée d'un conte de Grimm, *Le Loup et les sept chèvres*. Après le spectacle, présenté samedi à 14h et à 16h30, les enfants de trois à huit ans sont invités à participer à un atelier de création de marionnettes. Un laissez-passer est toutefois requis et l'on se renseigne au (514) 637-7587.

■ En collaboration avec le bistro Le Va-et-vient, l'Association québécoise des marionnettistes (AQM) propose *Manipulations improvisées*. Il s'agit en fait du lancement de la toute première saison de la Ligue d'improvisation pour objets et marionnettistes. Ça se passe dimanche, de 17h à 19h, au bistro Le Va-et-vient, et là aussi il est préférable de réserver, au (514) 522-1919. Les visiteurs auront ainsi la chance d'assister à la grande première de ce nouveau jeu théâtral improvisé où marionnettes, objets et comédiens deviennent complices. A noter, l'activité s'adresse aux 15 ans et plus.

■ Pour les plus vieux aussi, c'est-à-dire les enfants de 12 ans et plus, une expérience originale présentée par le Ollin Teatro Transformacion en collaboration avec la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal: *J'ai une histoire à raconter...* Inspirés par la technique du Playback Theater (dont nous vous avons parlé la saison dernière), des comédiens, des musiciens et un animateur donnent vie aux histoires et aux rêves proposés par les participants. Ici aussi il faudra se munir d'un laissez-passer, que l'on se procure à la Maison de la culture. Comme c'est pour les plus vieux, ça se passe en soirée samedi, à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, à 20h et à 21h30.

Le Devoir

Le défi de la spontanéité
Les Gros Becs présentent Glouglou, le premier texte québécois de «théâtre pour bébés»

ISABELLE PORTER

À deux ans, on est encore un bébé mais on est quand même assez grand pour apprécier le théâtre, croit Lise Gionet, conceptrice de la première pièce québécoise dédiée à un public aussi jeune.

«Je pense que les très jeunes enfants ont besoin d'activités culturelles. Souvent, les parents les amènent à des spectacles qui ne leur sont pas destinés et ce ne sont pas toujours des expériences heureuses...», soutient-elle. Avec ses collègues du Théâtre de Quartier, elle lance à Québec la pièce *Glouglou* au centre de diffusion Les Gros Becs. Le répertoire québécois compte de nombreux textes s'adressant aux trois ou quatre ans et plus. Or, en s'adressant aux enfants de deux à cinq ans, on vient de franchir une nouvelle étape. Rencontrée à deux jours de la première, Lise Gionet avait hâte de voir la réaction de son exigeant auditoire: «Ils n'ont pas toujours une réaction unanime. Ils n'accrochent pas sur les mêmes choses et sont particulièrement francs et directs. [...] Ils n'ont pas encore la politesse du silence... Au théâtre, on comprend rapidement qu'il faut se fermer la gueule. A cet âge, on n'est pas rendus à cette étape!»

Les 30 ans du Théâtre de Quartier

Cela fera bientôt 30 ans que le Théâtre de Quartier innove dans le domaine du théâtre jeunes publics. À titre d'exemple, *Les Petits Orteilis*, créée en 1992, a été la première production québécoise dédiée aux petits de quatre ans et plus. Pendant ce temps, ça bouge beaucoup en Europe du côté du théâtre pour enfants. De l'autre côté de l'océan, on cible désormais les petits dès l'âge de dix mois.

D'une durée de 45 minutes, *Glouglou* décrit les premières expériences sensibles de la vie: la première tétée, la première feuille qui tombe, la première neige, les premières carottes pilées! «On se rapproche de leur vécu. C'est simple, on part de ce qu'ils connaissent.» Lise Gionet et son équipe se sont beaucoup intéressés à l'aspect sen-



SOURCE THÉÂTRE DE QUARTIER

D'une durée de 45 minutes, *Glouglou* décrit les premières expériences sensibles de la vie.

suel de la représentation. «Je voulais mettre en évidence le contact charnel. Je me suis rendu compte que l'odeur et le goût sont des sens plus développés quand on est très jeune et que vite, en grandissant, la société met une sorte de bâillon là-dessus.» Jusqu'à 125 spectateurs pourront assister à la pièce en même temps, parents et éducateurs y compris. Le comédien Jean-Sébastien Lavoie interprète le rôle de l'enfant alors que Simone Chevalot joue celui de la mère, du père ou d'un autre bébé.

Le processus de création, d'une durée de près de cinq ans, a débuté par une recherche corporelle, ensuite visuelle et sonore. «C'est un peu fou comme défi! Mais c'est tout à fait dans la philosophie du Théâtre de Quartier. On veut rejoindre les enfants, peu importe leur âge. On cherche à faire appel à leur intelligence et on ne lésine pas sur les moyens pour y parvenir. Surtout, on explore...» L'équipe a notamment fait appel à une chorégraphe, Hélène Blackburn, ainsi qu'aux airs apaisants de la flûtiste baroque Femke Bergsma. Quant au texte

de Louis-Dominique Lavigne, il s'est greffé au reste. Lorsqu'on lui demande ce que des petits êtres de cet âge peuvent comprendre à cette entreprise, Lise Gionet réplique que c'est aussi abstrait que de résumer ce que ressentent les adultes au théâtre. «Ils retiennent probablement des flashes, des images, des sons, ajoute-t-elle. Je souhaite juste que l'expérience sera la plus enrichissante et la plus agréable possible.» Et ce qui est bien avec les petits, c'est que le niveau d'appréciation sera clairement divulgué: «Ils n'ont même pas encore conscience d'être un public. Ils ne savent pas quel est leur rôle en tant que specta-

teurs, ce qu'ils sont censés venir chercher là. On est donc toujours dans la spontanéité.» Après les représentations de Québec, le spectacle se déplacera à la Maison Théâtre à Montréal. On pourra également y assister dans le cadre du Festival des coups de théâtre.

GLOUGLOU

Un spectacle destiné aux enfants de deux à cinq ans. Aujourd'hui, demain et le dimanche 3 octobre à 15h (en plus des matinées scolaires) Théâtre des Gros Becs, 1143 de la rue Saint-Jean à Québec



SOURCE THÉÂTRE BOUCHES DÉCOUSUES
La Couturière, la toute dernière création de Jasmine Dubé.

Une saison allumée!

Allumez une bougie sur notre gâteau de 18e anniversaire

Abonnez-vous

4 SPECTACLES POUR 44 \$

Automne : Souffling Theatre, Elusion, Quatuor Bossini, les productions temenos
Hiver / printemps : Constantinople, Louise Bédard Danse, Théâtre Incongru, Théâtre Deuxième Réalité, Quatuor Bossini

3700, St-Dominique : 514.843.7738
www.lachapelle.org
Métros St-Laurent ou Sherbrooke - Bus 58 ou 144

LA CHAPELLE
NOUVEAUX SPECTACLES

www.tangueria.org
Bienvenue aux personnes seules!

tangueria
école de tango depuis 1993

SESSION AUTOMNE 2004
du 27 sept. au 2 déc.
Info : 514.495.8645
5359, avenue du Parc Montréal

Tous les mardis au 5390, boul. St-Laurent
NOCHE BLANCA
El Cabarute
19h30 Practica
21h Soirées de danse
22h Spectacle
Admission 15\$

photo : Jacques Verdieu

PORTES OUVERTES
SAMEDI 25 SEPTEMBRE DE 11H À 17H

PRENEZ VOUS POUR UN AUTRE à L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

L'ÉCOLE NE FORME PAS QUE DES ACTEURS...
Découvrez tous les autres programmes de formation incluant SCÉNOGRAPHIE, PRODUCTION, ÉCRITURE DRAMATIQUE et MISE EN SCÈNE

C'est gratuit... Bienvenue à tous!
(à l'occasion des Journées de la culture)

5030, rue Saint-Denis (Métro Laurier)
Rens. : 514-842-7954
www.ent-nts.qc.ca

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE DANS LE CADRE DE L'AUTOMNE GOMBROWICZ

TRANS-ATLANTIQUE DE WITOLD GOMBROWICZ

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE DE TÉO SPYCHALSKI → 21 SEPTEMBRE AU 16 OCTOBRE

AVEC DENIS GRAVEREAUX, MARC ZAMMIT, GABRIEL ARCAND, RICHARD LEMIRE, ALEXANDRE BISPING, BERNARD CAREZ, GEORGES MOLNAR, PHILIPPE CYR, MARC BEAUDIN → LUMIÈRES DE DAVID PERREAULT NINACS

PROCUREZ-VOUS UN PASSEPORT-PROSPERO [6 ENTRÉES AU COÛT DE 100\$] ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UN LOT DE LIVRES OFFERTS PAR FOLIO!
PROFITEZ DU FORFAIT DEUX BILLETS POUR LE PRIX D'UN - LE 29 SEPTEMBRE!

AU THÉÂTRE PROSPERO 1371 RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL
BILLETTERIE 514 526 6582 WWW.LAVEILLEE.QC.CA

Culture

JENN GOODWIN
THE FALLING
CLAUDE GODIN
MAGNET-MESC
25 sept. 20h30
26 sept. 16h00

DANSE CONTEMPORAINE
Tangente
LES MAJEURS
Billetterie : 514_525_1500
www.tangente.qc.ca

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

DANSE

Suite Gotham

La Stephen Petronio Company rend hommage à New York et à ses contrastes post-11 septembre

FRÉDÉRIQUE DOYON

On dit souvent que les habitants de la Grosse Pomme sont new-yorkais avant d'être américains. La Stephen Petronio Company, qui s'amène à Montréal cette semaine, n'échappe certainement pas à cette règle. Et on pourrait en dire autant du triple programme qu'elle propose. Car, dans le contexte du 20^e anniversaire de sa compagnie, le chorégraphe, un New-Yorkais pure laine, a dédié ses trois œuvres, *Broken Man*, *City of Twist* et *The Island of Misfit Toys*, à la métropole américaine. Une ville meurtrie par les attentats contre le World Trade Centre mais qui a rapidement retrouvé sa frénésie caractéristique.

Un collier de perles

«J'appelle ces trois pièces la suite Gotham», confie Stephen Petronio, joint dans ses studios new-yorkais. Je les ai toutes créées pendant la période entourant le 11 septembre. Je voulais faire un spectacle qui vient de New York, traite de New York et est inspiré par New York.» Le chorégraphe a donc pris le pouls de sa ville mythique et en a livré trois portraits distincts. Quel esprit définit la Grosse Pomme? «Le sens de la multiplicité,

beaucoup de choses qui se passent dans un petit espace, parfois côte à côte sans qu'on en soit conscient, vitesse, violence, avarice, convoitise, une forme d'absurdité et l'abondance trouvée dans un espace restreint densément peuplé», répond l'artiste qui a grandi dans les rues de la métropole américaine.

Le court solo *Broken Man* ouvre ce bal de Gotham et c'est le chorégraphe lui-même qui l'interprète. Vêtu d'un complet à la coupe inégale, il livre une danse généralement fluide mais truffée de petits gestes plus nerveux révélant un tumulte intérieur, une insécurité, un repli sur soi. Avec sa tête chauve et son style particulier, Stephen Petronio rappelle par moments le Canadien Ted Robinson, en plus grand et dans une danse plus déployée.

City of Twist est aussi teintée de cette humeur de veille de cataclysme, traduite ici par une grâce sombre. «C'est comme une élégie», décrit Petronio, dont la danse dynamique et volubile en gestes épurés est proche du style moderne nourri ici et là de formes très contemporaines. Pas étonnant de l'entendre citer Merce Cunningham et Bill T. Jones parmi ses maîtres à danser. La pièce est constituée de plusieurs solos qui

se voulaient au départ des portraits de ses danseurs. Pour livrer une pièce plus intimiste, mais aussi pour rendre un petit hommage à ces artistes dont la personnalité et la physicalité propres constituent la matière première de ses œuvres. «Il y a un moteur propre à chaque danseur et on travaille à partir de ça pendant des années, note-t-il. C'est basé sur cette essence.»

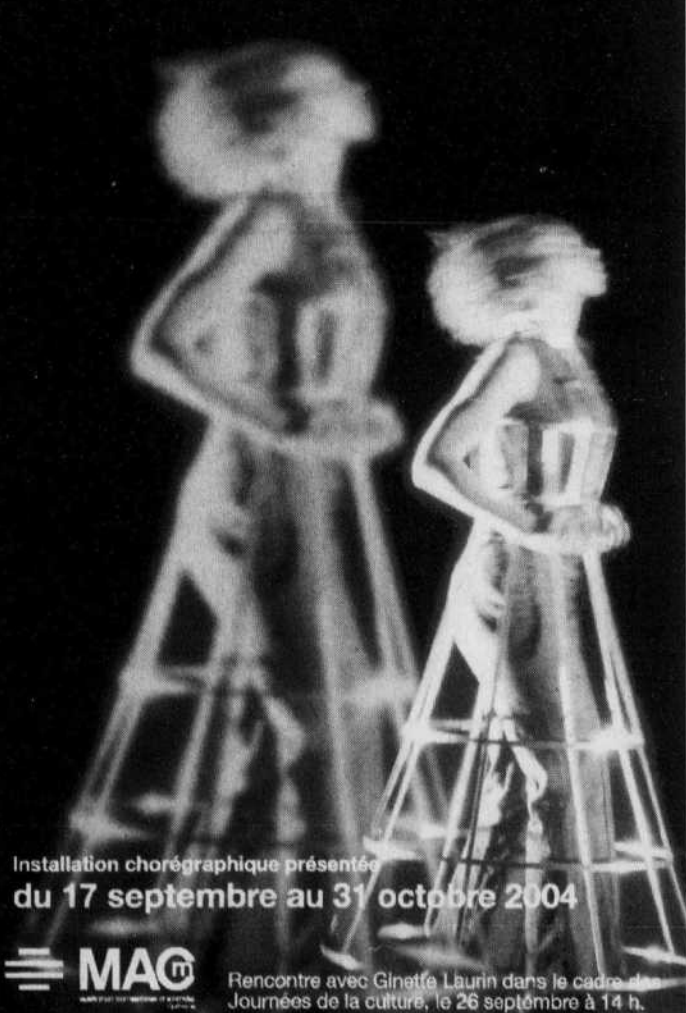
Mais plus le travail avançait, plus ces personnalités qu'il dépeignait dans sa danse s'approchaient de personnages urbains types. «L'un est un genre de danseur à gogo déchu, un autre s'apparente à un vendeur, une autre ressemble à un petit ange citadin.» En cours de création, la tragédie des tours jumelles s'est abattue sur la ville, d'où le dernier de ces solos, «fait de fureur, de rage et de tristesse», et l'enrobage plus urbain des costumes et de la scénographie.

La mélancolie douce et la beauté plus lyrique de *City of Twist* cèdent le pas à une certaine ironie dans *The Island of Misfit Toys*. Car elle illustre le contraste entre l'attitude pleine de tendresse et de sollicitude qui a envahi les New-Yorkais au lendemain des attentats et le retour à l'individualisme triomphant. «Je voulais faire une pièce sur le côté plus noir de New York.



ANGELA TAYLOR

City of Twist, une des trois chorégraphies qui seront présentées par la Stephen Petronio Company cette semaine, à Montréal.

La Résonance du double
Ginette Laurin

Installation chorégraphique présentée du 17 septembre au 31 octobre 2004

MAG

Rencontre avec Ginette Laurin dans le cadre des Journées de la culture, le 26 septembre à 14 h.

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
info : (514) 847-6226
www.macm.org

Prix d'entrée : tarifs du MACM

OVERTIGO

lichen

AU PROGRAMME :
LES 3 PLUS RÉCENTES ŒUVRES DE PETRONIO, FIGURE MARQUANTE DE L'AVANT-GARDE NEW-YORKAISE, AUXQUELLES ONT COLLABORÉ LAURIE ANDERSON, LOU REED ET CINDY SHERMAN.

DANSE D DANSE

Stephen Petronio
Company États-Unis

30 SEPT., 1 & 2 OCT. - 20 h
Théâtre Maisonneuve

(514) 842-2112
ADMISSION (514) 790-1245

SAISON 2004.2005 | Abonnez-vous !
Jusqu'à 30% de réduction

Stephen Petronio Company • Sinha Dance • Ultima Vez • Cloud Gate Dance Theatre
Compagnie Marie Chantalard • Sarah Chase Dance Stories • Emilio Greco | PC

www.dansedanse.net

Conseil des arts et des lettres Québec

Ceux de nous qui habitent New York la connaissent hystérique, avare, luxurieuse, fâchée et parfois vicieuse — mais c'est ce qui la rend intéressante et amusante.»

La pièce, un peu plus théâtrale que ce que Petronio fait habituellement, débute avec *The Raven*, poèmes d'Edgar Allan Poe que Lou Reed a demandé à l'acteur Willem Dafoe de réciter. «C'est comme un collier de perles dont chaque perle est une petite danse différente d'une durée de une à quatre minutes, explique-t-il. Elles sont reliées entre elles comme des petits contes de fées. Elles ont le même format mythique, mais sont très autonomes.»

La musique

La musique porte littéralement le travail du chorégraphe new-yorkais. Celle de Laurie Anderson, choisie comme un baume appliqué sur la morosité citadine post-11 septembre, mène *City of Twist*.

«Quand je créais la pièce, je n'arrivais pas à trouver un compositeur et ça me préoccupait beaucoup», relate le chorégraphe.

Laurie venait de sortir son album *Life on a String*, qui traitait beaucoup de New York. Je l'écoutais tous les jours pour m'apaiser. Sa voix est un peu celle du centre-ville de New York.»

Stephen Petronio a volontairement choisi des New-Yorkais comme collaborateurs à cette suite de Gotham, histoire de livrer un bouquet artistique que le monde entier pourrait identifier à la Grosse Pomme et ainsi lui redonner une image positive. «Il est difficile d'admettre qu'on vient des États-Unis. Il y a beaucoup de choses qu'on fait dont je ne suis pas très fier. J'ai grandi dans les rues de New York avec des artistes d'ici. Pour la suite, tous les artistes sont des New-Yorkais qui vivent dans un petit rayon. Je voulais que le monde entende parler de New York.»

STEPHEN PETRONIO
COMPANY

Théâtre Maisonneuve
de la Place des Arts
Les 30 septembre,
1^{er} et 2 octobre, à 20h

La danse aux
Journées de la culture...

Samedi 25 septembre

■ La répétitrice de Fortier Danse-Création, Ginelle Chagnon, donne des ateliers de danse pour le grand public de tout âge. À 10h, 11h, 13h et 14h30 à la Cinquième salle de la Place des Arts.

■ *Création à l'endroit*, une pièce de la jeune chorégraphe Marie-Josée Lareau, est présentée à la Maison de la culture Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension. Le spectacle, coup-de-cœur du festival Vue sur la relève du printemps

dernier, combine arts du cirque, danse et musique originale. À l'Auditorium Le Prévost, 7355, avenue Christophe-Colomb.

Dimanche 26 septembre

■ Paul-André Fortier, chorégraphe en résidence à la Cinquième salle de la Place des Arts, y livre une conférence sur le processus de création d'une œuvre chorégraphique. Des démonstrations tirées de l'une de ses dernières pièces, *Risque*, ponctueront son discours.

La Fondation Jean-Pierre Perreault et Danse Danse présentent

Résilience

Une chorégraphie de Claire Jenny
de la compagnie française Point Virgule

Du 5 au 9 octobre 2004, 20h à L'ESPACE CHORÉGRAPHIQUE
2022 rue Sherbrooke Est BILLETTS 20\$, étudiant(e) - aîné(e) 15\$ 514 525.2464

Québec

DANSE DANSE

FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT

23 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 20 H

dave st-pierre
LA PORNOGRAPHIE DES ÂMES

« Sa Pornographie des Âmes est sans conteste un des bijoux de la danse 2004 à Montréal. Venez vous faire brasser la cage. C'est à glousser de bonheur. »
Stéphanie Brody **La Presse**

« This theatrical dance piece challenges society's attitudes toward sex, beauty, nudity and violence in a brutal and sometimes plainly crude fashion. »
Victor Swoboda **The Gazette**

DE RETOUR POUR 7 REPRÉSENTATIONS RÉGULIÈRES, NON INTERMITTES SUR SCÈNE

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

DE VISU

GALERIES

Madeleine Lacerte, l'irréductible

Fondatrice de la galerie qui porte son nom, Madeleine Lacerte a contribué à façonner le paysage de l'art contemporain à Québec au cours des 30 dernières années. Petite histoire d'une femme de médecin devenue, par fougue et par hasard, une grande marchande d'art.

ISABELLE PORTER

Elle n'aurait probablement pas aimé l'emploi du mot «grande» devant marchande d'art. «Vous savez, je suis une femme humble...», m'a-t-elle dit dans un rare moment d'embarras quand j'ai osé la comparer au galeriste montréalais Max Stern. Pourtant, les honneurs ont été rares pour cette dame de 70 ans qui demeure très active dans le milieu.

C'est pourquoi l'exposition *Hommage à Madeleine Lacerte, marchande d'art* à la Maison Hamel-Bruneau tombe à point. Pour nous faire apprécier l'œuvre de la galeriste, on nous présentera celles des nombreux artistes qu'elle a défendus, comme Jean-Paul Lemieux, Serge Lemoine, Francine Simonin, Marcelle Ferron, Jean McEwen, Marc Garneau, Paul Lacroix ou encore le jeune Martin Bureau.

Dans la file

Femme de médecin, Madeleine Lacerte aurait pu se contenter de rester à la maison et d'élever ses enfants. Mais ce n'est pas exactement ce qui s'est produit. «Avant de me marier, je suis allée suivre des cours de dessin, le soir, à l'École des beaux-arts de Québec. Je n'avais aucun talent mais je me suis fait des amis parmi les ar-

tistes.» Au tournant des années 1960, elle suit son mari parti faire sa spécialité de médecine à Boston. Sans le sou, le couple passe ses temps libres dans les musées. «Quand je suis revenue [NDLR: en 1963], mes amis étaient toujours là mais la plupart avaient de la misère à vivre. Et comme Marcel allait dans les congrès, moi je parlais avec leurs dossiers et j'allais à Toronto pour essayer de les faire entrer dans les galeries.» Parce que, pendant ce temps-là, il ne se passe pas grand-chose en arts visuels à Québec. En 1967, les Lacerte parraient leur première expo en assumant les coûts du premier vernissage de Michel Labbé, au Palais Montcalm. Au début des années 1970, Madeleine, alors mère de quatre petits, fonde avec deux amies la Galerie de Québec.

«On accrochait les œuvres une semaine sous les voûtes du Séminaire de Québec. C'était très beau. On a exposé des gens comme Thérèse Brassard, Benoît East. Quand la semaine était finie, on emballait tout et on vendait à partir de nos maisons par téléphone.»

Mme Lacerte ouvre sa première «vraie» galerie en 1981, à Sillery, avec Michel Guimont. «C'est là qu'on a fait notre première exposition de Jean-Paul Lemieux. C'était drôle! Il y avait une longue file dans la rue. Nous, on attendait M. Le-

mieux à l'intérieur. Tout à coup, je mets mon nez à la fenêtre; Jean-Paul était dans la file. Il s'en venait tranquillement et personne ne l'avait reconnu!»

Des temps difficiles

C'était le début d'une belle époque. Madeleine Lacerte va chercher des artistes de Montréal (Marcelle Ferron, Tom Hopkins, Jean McEwen, Serge Lemoine...) et se promène dans les foires internationales où elle représente les artistes de chez nous. La capitale voit se constituer un véritable marché de l'art contemporain. L'inauguration en 1987 de la nouvelle galerie dans le Vieux-Port de Québec attire pas moins de 600 personnes. Mais l'âge d'or ne durera pas. «Aujourd'hui, quand je fais un vernissage et qu'il vient 50 personnes, on se trouve chanceux. Québec, c'est un tout petit marché maintenant pour les œuvres d'art.» Que s'est-il produit?

La principale intéressée spéculé. Elle voit là un phénomène de génération. «C'est comme si ma génération était rendue trop vieille pour collectionner et que les baby-boomers n'avaient pas suivi.» Comme d'autres, elle note qu'au Québec, ce sont encore les anglophones de Montréal qui investissent le plus dans l'art. Quant aux riches francophones, ils auraient perdu confiance dans ce type d'investissements. «Ça décliné beaucoup aussi avec les histoires de méfaits à la Yvan Demers. La confiance des collectionneurs s'est beaucoup dissipée.»

D'ailleurs, la galerie Lacerte tire le diable par la queue comme

tout le monde. Le fils Louis, qui a repris l'affaire il y a quelques années, vient en outre de placer ses jetons dans une nouvelle galerie... à Montréal. Madeleine Lacerte se sent parfois peu soutenue dans ses efforts, notamment par la SODEC qui a fait baisser sa subvention de 30 000 \$ à 13 000 \$ cette année. À son avis, le marché de Québec est beaucoup plus à risque et il faudrait davantage en tenir compte. Elle déplore aussi le peu de ressources investies dans la promotion de nos artistes à l'étranger: «L'an dernier, le Canada était l'invité de la Foire internationale d'art contemporain Arco à Madrid et, comme ni le Canada ni le Québec n'ont donné de subvention, c'est le Mexique qui nous a remplacés!»

Malgré tout, Madeleine Lacerte ne semble pas morose et s'amuse presque de tout cela. «Vous savez, dit-elle en riant, je n'ai jamais eu un seul chèque de ma galerie! Je n'ai jamais été capable de prendre un sou dans la caisse. Bien des fois, quand je n'étais pas capable de payer mes employés, j'ai appelé mon mari pour qu'il m'en passe.» Et d'ajouter que, si elle avait voulu faire de l'argent, elle aurait été mieux de «s'ouvrir une cabane à patates frites». Réjouissons-nous qu'elle ne l'ait pas fait!

HOMMAGE À MADELEINE LACERTE, MARCHANDE D'ART

Maison Hamel-Bruneau
2608, chemin Saint-Louis,
Québec

Jusqu'au 19 décembre



SOURCE GALERIE MADELEINE LACERTE

La galeriste Madeleine Lacerte

SERGE TOUSIGNANT
... de nature...
et de photographie
Du 30 septembre au 31 octobre
Vernissage 2 octobre
L'artiste sera présent
Galerie ArtsSutton
7, rue Academy, Sutton, Qc
(450) 538-2563 artssutton@bellnet.ca
Jeudi au dimanche 11h à 17h

Serge Tousignant: "Drapeau Neuf" - 2001

Magenta Blues
Vous invite à L'exposition
MAGENTA BLUES ET L'AQUARELLE
Avec Bérubé, Durand, Harel, Labelle, Picher, Potvin, St-Jacques
Les 25 et 26 novembre de 13h à 18h.
7595, boul. St-Laurent, #201
Montréal (Québec) H2R 1W9 — 514.278.3136
www.magentablues.ca

FRANÇOIS VINCENT
Œuvres récentes
BERTRAND CARRIÈRE
«Caux» Photographies
Exposition jusqu'au 16 octobre
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514.699.1105 — Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

mai
MAI (Montréal, arts interculturels)
3 680, rue Jeanne-Mance, Téléphone: 962-3386 www.mai-lq.ca
EXPOSITION COLLECTIVE - CHEZ SOI / HOME
28 SEPTEMBRE - 30 OCTOBRE
Du mardi au samedi de 12 h à 18 h / ENTRÉE GRATUITE
Vernissage : le mardi 28 septembre à 17 h 30
Table Ronde : le samedi 9 octobre à 14 h
En collaboration avec le comité ad hoc: CHEZ SOI / HOME et Caux Productions
Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada, Patrimoine canadien, Service du développement culturel
Ville de Montréal et Georges Lacombe, architecte

EVA FERENCZY-REICHMANN
KONSTANTIN VELITCHKOV
Céramique
du 23 septembre
au 30 octobre 2004
GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART
1460, rue Sherbrooke Ouest, Suite B
Montréal (Québec)
(514) 849-6091
Mardi au vendredi 10 h - 18 h — Samedi 10 h - 17 h

GRANDE EXPO-VENTE
Alechinsky, Bougie, Savoie, Giguère, Bellefleur, Kollwitz, Appel, Riopelle, Pellan, Hurtubise, ...
24-25-26 septembre
dès 11h
CLAIR OBSCUR
2374 Beaubien Est 514.596.0943
(voisin du Cinéma Beaubien)
30% de réduction sur l'encadrement muséal

2 OCTOBRE 2004 - 9 JANVIER 2005
Ambiguïtés
Chantal Gilbert
Coutelière d'art
Dessins de jeunesse, 1939-1946
Pierre Gauvreau
Commissaire: Audrey Genois
Une itinérance de la Galerie de l'UQAM

Nouvelle Galerie
ouverture du seul centre d'artistes consacré aux arts de la fibre
corporelle du 25 septembre au 30 octobre 2004
vernissage et rencontre avec les artistes le samedi 25 septembre à 15h
Diagonale
5455 rue de Gaspé espace 203 Montréal metro Laurier
tel 514 524 6645 mar au sam 12h à 17h
www.artdiagonale.com
Diagonale remercie les donateurs suivants: le Conseil des Arts de Montréal, le Conseil des Arts et Lettres du Québec, la Ville de Montréal ainsi que ses membres sympathiques. Les artistes remercient le Conseil des Arts du Canada
DIAGONALE
Centre des arts et des fibres du Québec

Artistes de l'édition 2004 du Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul
LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
21, RUE AMBROISE FAFARD
BAIE-SAINT-PAUL (QUÉBEC) G3Z 2J2
T. (418) 435-1681 F. (418) 435-4249
www.centredart-baie.ca carobtp@bellnet.ca
Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h

Culture

DE VISU

Mirages en plein désert

6^e MIVEAMChamp libre
Incinérateur Des Carrières
Jusqu'à lundi

BERNARD LAMARCHE

À elle seule, la visite du site, surtout le soir, vaut plus que le déplacement. La 6^e édition de la Manifestation vidéo et art électronique, Montréal (MIVEAM), avec son thème «*Désert*», n'aurait pas pu être en plus grande symbiose avec le site qui a été choisi pour sa présentation, soit l'inaccessible incinérateur Des Carrières. Zone perdue parmi d'autres zones, ce secteur industriel de la ville, avec les agglomérations de condos qui le bordent et le grugent, était propice à une réflexion sur le vide combien débordant de sensations qu'est le désert. Du désert, la traversée est bien peuplée. Allez-y la nuit, toutefois.

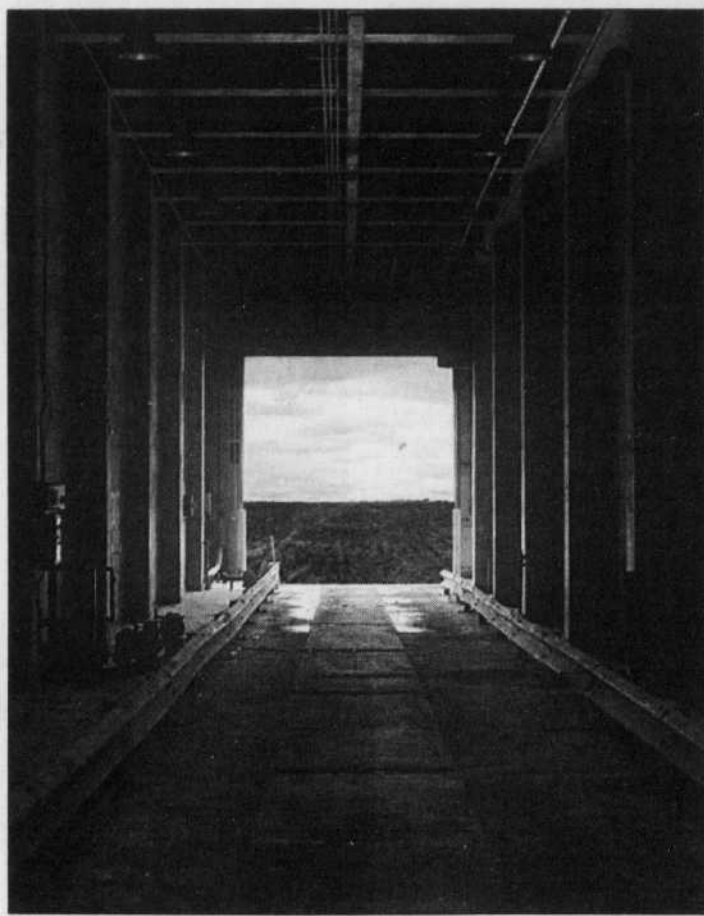
Il y a d'abord le site. À la nuit tombée, allez vous promener sur la rampe et dans une partie congrue des méandres de ce volume architectural autrefois cracheur de fumées nocives. Au fur et à mesure que les œuvres se présentent à nous, tandis qu'on monte, une vue sur la ville s'offre, impenable, qui en dit tellement long sur la situation géographique particulière de l'endroit. La ville est vue sous un angle qui la fait se mesurer au spectre noir de la montagne, masse sombre qui, en cohabitant avec elles, contraste avec les lumières de la ville.

Aussi, le panorama permet de constater à quel point prolifèrent les condominiums tout près, à la frange nord du plateau Mont-Royal, rue Grégoire. Vue sous cet angle, et en écho à certaines des œuvres du parcours, la construction massive de condos sur la bande de terre entre la rue et la voie ferrée, dans ce secteur, apparaît comme l'infiltration de la banlieue à même le tissu urbain.

Cette impression est renforcée par l'œuvre de Nicolas Bolduc, laquelle est judicieusement placée dans le parcours. L'affaire est simple: un long travelling latéral sur des maisons en rangées d'une banlieue cossue de la région de Québec. Ainsi, les maisons (dont une sur trois, on exagère à peine, est à vendre) apparaissent sur trois écrans, défilent et exhibent leur désolante ressemblance. L'image se déploie, bousculée par quelques glitch de bon aloi et au gré d'une musique plutôt bien choisie: le célèbre *Adagio* de Tomaso Albinoni dans cette pièce la fonction d'accompagner les nouveaux châtelains de notre époque. *Dubergier*, 7h30 PM manie le cynisme sans ménagement. Quand on ressort du conteneur où sont installés les trois téléviseurs, le spectacle devient concret, avec dans le colimateur les condos de la rue Grégoire. Le désert planifié, en quelque sorte.

Défilé

Mais avant d'en arriver là, il y aura eu beaucoup à voir. Sur la rampe qui mène au quai de déchargement de l'incinérateur, des conteneurs sont disposés qui reçoivent les œuvres. Le parcours a été bien étudié par l'architecte Paul Laurendeau, les jeux d'éclairage, simples, modifient les volumes de ce bâtiment étonnant et dirigent ainsi les visiteurs. Par exemple, un immense canon lumineux baigne le grand carré que constitue un des murs de l'in-



L'installation vidéo d'Isabelle Hayeur retrouve toute l'élégance et l'étrangeté de son travail photographique.

cinérateur et donne l'impression que celui-ci se bombe. Il y a plusieurs mirages, et ceux-ci ont l'avantage de ne pas s'évanouir quand on s'en approche.

Cette intervention contribue à faire régner une belle atmosphère sur le site, ambiance que plusieurs des installations contribuent à rehausser. On passe rapidement sur l'intervention de Vlan Paysage, par trop simpliste, sur le temps qui passe et la sédimentation du paysage: des tas — l'œuvre s'intitule prosaïquement *Mise en tas* — de sédiments sont accumulés, passant de grossières pierres à des particules plus petites.

Le désert grandit, d'Horacio Zabala, accueille les gens sur le site avec sa carcasse de voiture envahie par le sable du désert. La projection vidéo de César Caéz n'est pas moins intrigante, avec son paysage désertique animé et son vaste ciel étoilé dans lequel on aimerait se fondre. Utilisant comme écran le dessous de la passerelle, la projection se mire dans le ciel qu'elle reproduit. Un joli coup.

Ce qui fascine le plus, cependant, c'est l'installation vidéo d'Isabelle Hayeur. On y retrouve toute l'élégance et l'étrangeté de son travail photographique. Dans l'immense corridor qui permettait autrefois aux camions d'évacuer les sédiments incinérés, Hayeur a étreint la perspective jusqu'à l'infini ou presque. Si on s'avance, le couloir semble s'allonger, nous défiant davantage de sa longueur. Au bout, comme si l'écran lui-même se défilait, un paysage se transforme graduellement, passe d'un champ labouré à un désert puis à un dépotoir. La douceur des transformations crée des associations entre chacun de ces états du paysage. Selon un effet un brin hypnotique, celui-ci donne même l'impression d'avancer vers nous, avant de se retirer et de céder le pas à des banlieues envahissantes. Une des premières de l'événement, l'installation, on le comprend, donne le ton et prédispose à la réception des œuvres qui suivront.

Il y a beaucoup à voir au cours de l'événement qui regroupe

près de 125 artistes de toutes allégeances. À se mettre sous la dent, aussi, le programme très intelligent et ludique mis sur pied par l'artiste montréalais Yan Breuleux, qui s'intitule *Re (génération)*, sur le recyclage notamment, avec les œuvres de LIPS, I8U et Luc Laverne, qui ont un brin tendance à s'imbriquer les uns dans les autres, par contre, ce qui n'a rien pour clarifier l'affaire. Dans un petit recoin du site qui montre combien l'incinérateur est un monstre de complexité, cette exposition dans l'événement mène vers d'autres pistes. Puis il y a le désert/dessert de sucre de l'artiste coréen Choi Heesun, une expérience sensorielle et dé-

roulante, de même que, sur un mode autrement plus agressif, du collectif de Québec Phylm, un faisceau lumineux braqué sur nous, dans un brouillard qui permet à la fois de rendre matérielle la lumière comme de perdre nos repères. Ainsi le désert devient-il le lieu d'expériences soutenues.

Au moment de notre passage, mercredi, une pièce, une des meilleures du lot, était menacée de disparaître. De Patrick Bérubé, la pièce permet une sorte de traversée du désert, un désert de glace représenté par une épaisse couche de copeaux de styromousse, que le Service de sécurité incendie de la Ville de Montréal a jugé dangereux parce que inflammable. On ne sait pas, au moment d'écrire ces lignes, s'il sera possible de rouvrir le conteneur. Une grosse perte, surtout en raison des couleurs construits par l'artiste, qui menaient au fond de la pièce vers... une illusion sensationnelle d'une neige qui s'embrase. Cette chambre des mirages comprend aussi un hologramme qui nous attrape parfaitement au jeu de l'illusion. On en ressort un peu éberlué.

Un dernier conteneur se veut le cerveau de l'événement. Des postes de travail donnent accès à la presque totalité des bandes diffusées lors des différents programmes de la semaine. Ainsi, l'expérience peut être multiple. Elle l'est et elle est généreuse. On vous conseille une fois de plus d'y aller à la noirceur, pour sentir tout le pouvoir d'évocation du site et des œuvres.

Le Devoir

CINÉMA

Les couleurs de l'arc-en-ciel sur grand écran

Une centaine de films sont au programme du 17^e festival Image et Nation

Contre vents, marées et parfois préjugés, Image et Nation revendique toujours haut et fort sa place sur l'échiquier cinématographique de Montréal, métropole des festivals comme chacun sait. Pour cette dix-septième édition, on espère encore en mettre plein la vue à des milliers de spectateurs qui prendront d'assaut, à peine quelques semaines après le FFM, les cinémas Parisien et Centre Eaton.

ANDRÉ LAVOIE

Jusqu'au 3 octobre, plus d'une centaine de fictions et de documentaires sont au programme. Les États-Unis, haut lieu de la culture queer, continuent de dominer l'ensemble de la programmation, mais il faudra jeter un oeil sur quelques découvertes venant de la Thaïlande (*Beautiful Boxer*), de la Corée du Sud (*The Wishing Stairs*) et de la Russie (*You I Love*).

L'événement a débuté jeudi soir sur une note à la fois kitsch et sanglante avec *Hellbent*, de Paul Etheridge-Ouzts, visiblement un disciple de John Carpenter (*Halloween*) et de Wes Craven (*Scream*) mais avec une touche ouvertement gaie. Son Michael Myers, dont la soif meurtrière demeure inexplicable, semble moins sorti de l'enfer que d'un gym, à l'image de ses victimes, une bande de colocataires habitant West Hollywood. Couper des têtes dans un lieu aussi superficiel relève vraiment de l'exploit.

Toujours dans cet esprit d'épouvante, ne ratez pas la conférence de Harry M. Benshoff, professeur de cinéma à la University of Northern Texas et auteur d'un ouvrage fort

éclairant pour ceux qui s'intéressent au traitement de l'homosexualité sur grand écran: *Monsters in the Closet: Homosexuality and the Horror Film*. La peur de la différence a donné de drôles d'idées à bien des cinéastes et c'est à un véritable panorama des horreurs cinématographiques que le professeur nous convie, le samedi 2 octobre à 17h au Parisien 6.

Parmi les primeurs, nombreuses et alléchantes, signalons *Love in Thoughts*, un film envoûtant signé par Achim Von Borries, le scénariste de *Goodbye Lenin!*, avec Daniel Bruehl, la vedette masculine de cette fable sur la réunification allemande. Cette fois-ci, Bruehl incarne un jeune étudiant modèle et pauvre dans l'Allemagne des années 20, amoureux de la sœur de son meilleur ami, un homosexuel issu d'une riche famille et dont la jalousie va provoquer plusieurs drames. Ce portrait, inspiré d'un fait véru, illustre bien la grande permissivité qui régnait dans un pays qui allait vite basculer dans l'intolérance la plus effroyable. C'est d'ailleurs la toile de fond d'un documentaire remarquable, *Hidden Führer: Debating the Enigma of Hit-*

ler's Sexuality, une autre réussite des cinéastes Fenton Baily et Randy Barbatto après *The Eyes of Tammy Faye*. S'appuyant sur les travaux controversés de l'historien Lothar Mactan, ils posent une question qui en choquera certains et fascinera tous les autres: Hitler était-il homosexuel? Leur démonstration est tout sauf farfelue.

Entre une rétrospective de l'icône Bruce La Bruce, celui qui a réinventé le sens de l'expression «se mettre à nu», et une place de choix accordée au cinéma français (tout un monde sépare le léger *3 garçons, 1 fille, 2 mariages* de Stéphane Clavier du sobre et émouvant *Un fils* d'Amal Bedjaoui), le festival nous donne la chance de rattraper, sur grand écran, quelques films parfois trop vite passés en salle: *A Home at the End of the World* de Michael Mayer, *Twist* de Jacob Tierney, *Tiresia* de Bertrand Bonello, *La Face cachée de la lune* de Robert Lepage, etc. Et pour les amateurs de divas, ceux-ci se partageront en deux groupes: les disciples de Klaus Nomi dans un portrait d'Andrew Horn (*The Nomi Song*) et les fans invétérés de Maria Callas, personnifiée par Fanny Ardant dans *Callas Forever* de Franco Zeffirelli. Autant de titres qui nous permettent de voir la vie aux couleurs de l'arc-en-ciel sans jamais sortir des salles obscures.

Pour connaître l'ensemble de la programmation du festival Image et Nation, vous pouvez consulter le site Internet: www.image-nation.org.



Anne-Marie Cadieux dans *La Face cachée de la lune*, de Robert Lepage.

SOURCE ATLANTIS VIVAFILM

Navet psychotronique

ÉTERNELLE (ETERNAL)

Réalisation: Federico Sanchez et Wilhelm Liebenberg. Avec Caroline Néron, Conrad Pla, Victoria Sanchez, Liane Balaban. Image: Jamie Thompson. Musique: Mysterious Art.

ODILE TREMBLAY

Que les films de genre fleurissent de plus en plus au Québec apparaît comme un signe de santé dans une cinématographie qui se veut éclectique. Nul besoin d'être en Transylvanie pour produire des œuvres aux dents longues et sanguinolentes. Les *Karmina 1* et 2 avaient tracé chez nous la voie aux films de vampires, suivis par *La Peau blanche* de Daniel Roby. Nous avons presque une tradition. *Éternelle*, de Federico Sanchez et Wilhelm Liebenberg, perce à son tour la veine rouge.

Le film est né sans l'appui des institutions fédérale et provinciale. Avec les caméras numériques, il est de plus en plus possible de produire des films avec

du capital privé, celui-ci financé en grande partie par les scénaristes-cinéastes. Donnant la vedette à la comédienne-mannequin Caroline Néron mais aussi à Conrad Pla, *Éternelle*, tourné à Montréal, à Rome et à Venise, s'est donné le défi de courtiser un public international sans l'appui de vedettes hollywoodiennes, mais il est douteux qu'il y parvienne, avec ce scénario boiteux, souvent incohérent.

Autant vous prévenir tout de suite qu'*Éternelle* est très mal doublé en français, ce qui n'aidera pas sa cause, enlevant du naturel aux dialogues, déjà faibles.

Créé de toute évidence pour répondre à des fantasmes sexuels masculins types, *Éternelle* esthétise plusieurs scènes d'amours féminines, avec costumes coquins, chaînes, décors somptueux et éclairage chaud. S'il est classé pour plus de 18 ans, le film n'est quand même pas si explicite et son érotisme au ketchup aurait sans doute gagné à être plus salé, un coup parti.

Très librement inspiré de l'histoire de la comtesse Bathory, qui,

il y a quatre siècles, aimait sacrifier de belles jeunes femmes pour se baigner dans leur sang, croyant y trouver une fontaine de Jouvence, *Éternelle* transpose l'action aujourd'hui. L'immortelle vampire sévit toujours sous le nom d'Elizabeth et trouve ses proies féminines à Montréal en les entraînant dans son chic repaire de Westmount avec l'aide de sa fidèle Irina (Victoria Sanchez, ici sous-utilisée comme actrice). Un détective lui-même porté sur la bagatelle (Conrad Pla), après avoir perdu sa femme et sa maîtresse dans l'ancre de ces draculettes, se retrouve plongé jusqu'au cou dans une abracadabrante et meurtrière aventure érotico-judiciaire qui lui secouera le prunier.

Le traitement de l'image et les décors présentent un intérêt avec le côté baroque de l'univers d'Elizabeth contrastant avec celui, plus froid, du Montréal contemporain. Mais c'est kitsch à mort. Les invraisemblances se multiplient. On s'irrite surtout des naïvetés du personnage incarné par Conrad Pla, trop ingénu pour le rôle, qui boit le vin d'Elizabeth après avoir été averti de ne rien accepter d'elle et qui se découvre dans un bal où son anonymat était protégé par un masque, etc. Un tas de faiblesses dans la psychologie des personnages ne demandaient qu'à être gommées.

La sculpturale Caroline Néron, qu'elle émerge d'un bain rempli de sang ou qu'elle caresse une jolie dame avant de lui enfoncer son dard dans la veine du cou, demeure en surface de son jeu, sans intériorité, de toute évidence aussi mal dirigée que Victoria Sanchez. Le climat insolite, présent à coups de clichés dans les décors vaporeux, la musique et le bruitage, se retrouve étrangement absent du regard des vampires.

Il est possible que les amateurs du genre, surtout adolescents, apprécient le film en partie pour son caractère psychotronique, parce qu'il y a vraiment du navet là-dessous.

Le Devoir

Salle
ALFRED-PÉLLEU
DU 25 SEPTEMBRE AU 7 NOVEMBRE

SIGNATURES PHOTOGRAPHIQUES

Oeuvre d'Isabelle Hayeur

Holly KING
Isabelle HAYEUR
Margaret LAWTHER

Une présentation de la Corporation lavalloise pour le développement de l'art photographique.

Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche :
de 13 h à 17 h
Le vendredi :
de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h

L'entrée est libre

Visites commentées
Les 25 et 26 septembre à 14 h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements : (450) 662-4440

www.ville.laval.qc.ca

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Clair

Dimanche 26 septembre à 13h30

CAUSERIE

avec

PASCALE BEAUDET
qui entretiendra
les visiteurs de
l'exposition
DÉTOURNEMENTS

Info: (514) 630-1254

gesu CENTRE DE CREATIVITE
1200, rue de Bleury (moins Place-des-Arts)
Tel: (514) 861-4378
www.gesu.net

Les Journées de la culture
samedi 25 septembre

Visite guidée,
atelier de gravure,
expositions, ...

14 h 30 spectacle de
accès par le Festival
Accès Asie

15 h Conférence de
Charles Bourget :
frère Jérôme

16 h 30 Prestation de
Raoul Duguay

EVA LAPKA
ARAPACIS
«Sculptures et reliefs en céramiques»
2000 - 2004
du 15 septembre au 16 octobre

GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaires de la Galerie: mercredi de 11h à 17h50
jeudi et vendredi de 11h à 20h samedi de 12h à 17h

CAROLINE BUSSIÈRES
vous invite à son exposition performance
«L'Envolée»
du 7 au 11 octobre 04
vernissage 7 oct. de 19h à 21h
performance à 20h avec Hélène Élise Blais au piano.

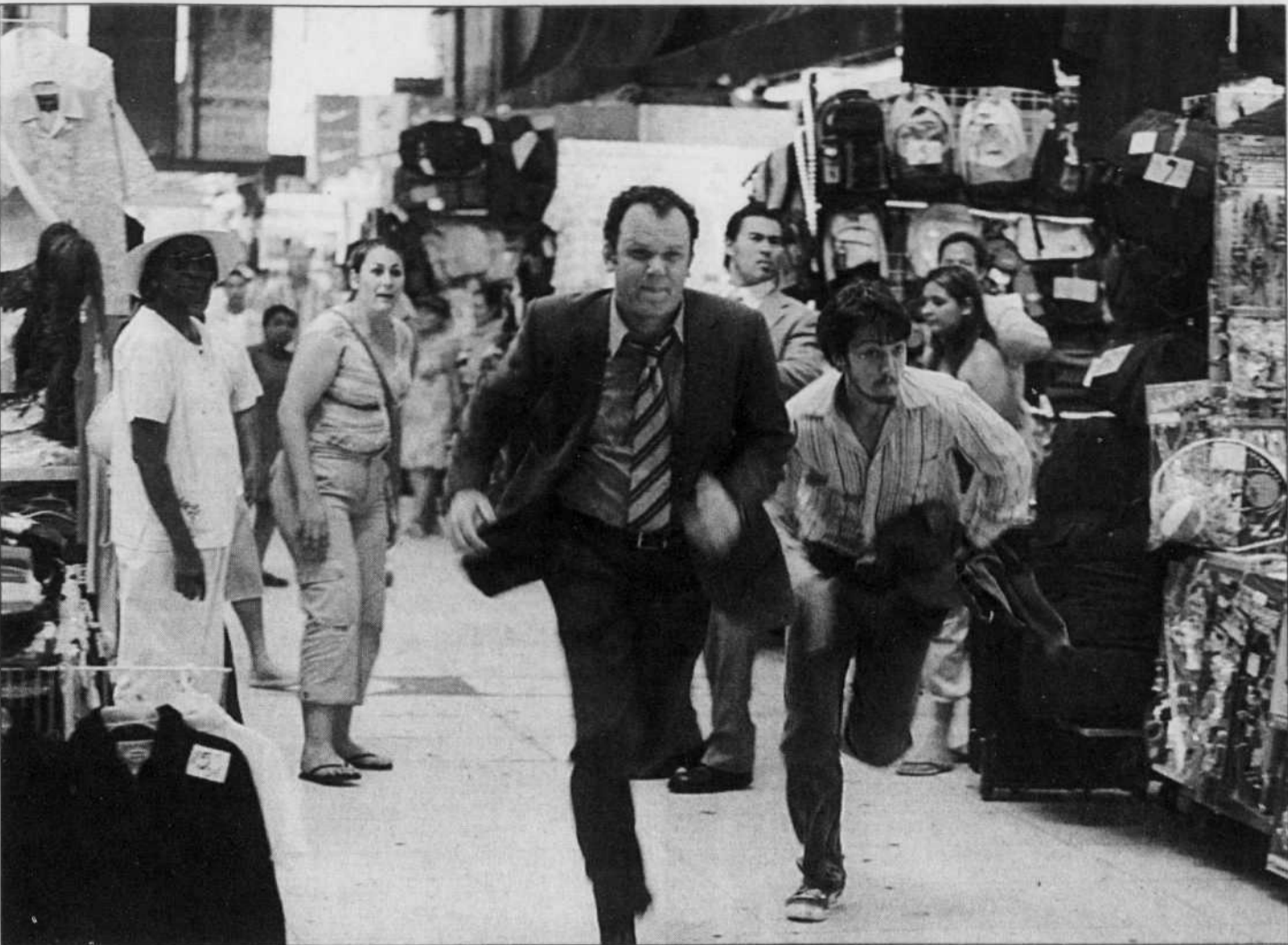
Galerie Espace 4844 Boul. Saint-Laurent, Montréal 524-938-8343
ouvert de 11h à 19h tous les jours

THEATRE OUTREMENT
1248, rue Bernard Guind
(514) 495-9944
www.theatreatrement.ca

FAHRENHEIT 9/11 De Michael Moore
V.O.A., s.-t. français. États-Unis, 2004. 110 min. (G)
LUNDI 27 SEPTEMBRE 19 H 30

Cinéma

excentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



John C. Reilly distille un mystère et un charme inoubliables dans *Criminal* de Gregory Jacobs.

SOURCE WARNER BROS

Irrésistible suspense-canular

CRIMINAL

De Gregory Jacobs. Avec John C. Reilly, Diego Luna, Maggie Gyllenhaal, Peter Mullan. Scénario: Gregory Jacobs, Steven Soderbergh, d'après *Nueve Reinas*, de Fabian Bielinsky. Image: Chris Menges. Montage: Stephen Mirrione. Musique: Alex Wurman. États-Unis, 2004, 87 minutes.

MARTIN BILODEAU

Parmi les nombreux créneaux cinématographiques exploités par Steven Soderbergh, le divertissement ludique est celui qui m'enchant le plus. Et pour cause: *Ocean's Eleven* (et bientôt *Ocean's Twelve*), *Out of Sight* et *The Limey* sont à la fois des œuvres artistiquement accomplies, voire audacieuses, sur le

plan de la forme, mais dont le projet narratif, simple et humble, consiste à nous perdre dans des labyrinthes pour nous cueillir à la sortie avec une tarte à la crème.

La griffe de ce Steven Soderbergh là est visible dans tous les replis de *Criminal*, remake de *Nueve Reinas*, de l'Argentin Fabian Bielinsky. Visible, j'insiste, malgré le fait que ce soit Gregory Jacobs qui réalise et cosigne le scénario (avec Soderbergh, sous le pseudonyme de Sam Lowry) de ce suspense-canular qui nous déballe vingt-quatre heures dans la vie de Richard Gaddis (John C. Reilly), arnaqueur professionnel en complet trois-pièces, qui sévit dans les casinos et les grands hôtels de la côte ouest américaine.

Ayant fait alliance avec un jeune voleur à la tire (Diego Luna) qu'il espère plumer au premier détour, Gaddis se voit offrir une

occasion inédite: revendre un billet de cent dollars antique et inestimable à un numismate écossais (Peter Mullan) pressé de quitter le pays. S'amorce pour le trouver un jeu du chat et de la souris, une ronde de coups de théâtre et de revirements-gigognes impliquant, entre autres visages à deux faces, la sœur de Gaddis (Maggie Gyllenhaal).

Le scénario en béton, déjà éprouvé dans la version originale du film, est ici mis en valeur par une mise en scène irréprochable, qui carbure au travelling, des dialogues acérés, piqués de mystère, puis des acteurs qui mordent dedans avec un plaisir contagieux.

En détestable arnaqueur au cœur de pierre, John C. Reilly distille un mystère et un charme inoubliables. Il était temps que le cinéma offre un premier rôle à celui qui a enchanté *Chicago* et regardé

se briser le cœur de Julianne Moore dans *The Hours*. Alors que Gael Garcia Bernal est en train de devenir un sexe-symbole planétaire, son compatriote Diego Luna, qui partageait l'affiche avec lui dans *Y tu mamá también!*, se faufile dans les rangs des acteurs à surveiller; à ce titre, *Criminal* consolide la promesse énoncée par son jeu dans *The Terminal*, de Spielberg. Que dire enfin de la formidable Maggie Gyllenhaal, avec ses grands yeux sombres remplis de désespoir, sinon qu'elle tient la dragée haute à ses partenaires, malgré un rôle plus effacé d'innocente trompée. Trompée, vraiment? C'est là la force de cette comédie tonique et jubilatoire, qui consiste à nous planter dans la tête une question entêtante — à savoir qui a le dessus sur qui, et pourquoi? — puis à parvenir à nous surprendre par la réponse.

CINÉMA

Naissance d'une signature... et d'une nouvelle façon de faire

La sortie il y a deux semaines de *A Silent Love*, sympathique comédie romantique sur un triangle amoureux entre un Anglo-Québécois, sa jeune épouse mexicaine et la mère de celle-ci, inaugurerait sans tambour ni trompette une nouvelle compagnie de distribution québécoise, Atopia Distribution.

Dans un paysage où les compagnies, petites (K-Films Amérique, Fun Films) et moyennes (TVA, Séville), ont du mal à arracher des écrans aux studios hollywoodiens et aux grands d'ici (Alliance et Christal), où d'autres tiennent à un fil (Cinéma libre) ou disparaissent (Films Tonic), la création d'une nouvelle entreprise peut sembler, au mieux, déraisonnée, au pire, kamikaze.

Pascal Maeder, qui a fondé la maison de production Atopia en 2000, voit les choses autrement. «Le marché change, tout change. Il faut être novateur si on veut s'imposer», me confiait-il cette semaine en m'expliquant la nature singulière du mandat d'Atopia Distribution. Depuis ses bureaux sur le boulevard Saint-Laurent, la compagnie entend coordonner la diffusion de ses films sur les marchés québécois et canadien bien sûr, mais également sur certains marchés très ciblés des États-Unis, sans avoir recours à un distributeur américain.

Ainsi, le 15 octobre, *A Silent Love* — qui constitue en quelque sorte le film-laboratoire d'Atopia Distribution — prendra l'affiche du Quad, haut lieu de la cinéphilie new-yorkaise. La semaine suivante, il sortira à Los Angeles sur deux écrans de la chaîne Laemmle, laquelle chaîne, spécialisée dans le cinéma d'auteur (on peut y voir présentement *Von Strasse*, de Margarethe Von Trotta, et *Silver City*, de John Sayles), programmera le film dans ses salles de San Diego, de San Francisco et dans quelques villes où la population latino (le film est tourné en espagnol, dans une large part) est le plus dense. «Ce genre de démarche coûte cher, et c'est risqué», reconnaît Maeder. «Le marché québécois est trop petit pour le genre de films qu'on veut produire et distribuer», explique celui qui veut

abolir les frontières géographiques et imaginaires qui séparent le Québec du reste de l'Amérique du Nord. Signe d'encouragement: «Le créneau du cinéma latino est très mal exploité aux États-Unis, alors que la population hispanophone représente un marché de 38 millions.»

Grâce à ses contacts avec l'Amérique du Sud, où Atopia a produit *Between the Moon and Montevideo*, d'Attila Bertala, et bien sûr *A Silent Love*, Maeder espère développer pour les États-Unis un créneau de cinéma d'auteur latino, qui viendrait compléter sans lui nuire celui des films de genre et autres «tele-novellas» lustrées que l'Amérique du Sud catapulte au nord.

D'ici l'établissement d'un réseau, et d'une signature, Atopia Distribution devra cependant faire ses preuves. Pour l'instant, sur la plupart des fronts, c'est l'optimisme, mais rien n'est encore gagné. Ainsi, Téléfilm Canada, qui depuis quelques années participe aux coûts de mise en marché de certains films canadiens jusqu'à une hauteur de 75 %, leur a refusé son

soutien pour la sortie canadienne de *A Silent Love*. Bien que disposant d'une licence de distribution délivrée par la Régie du cinéma du Québec, Atopia ne remplit pas encore les conditions de Téléfilm. Qu'à cela ne tienne, les 150 000 \$ qu'a coûté jusqu'ici la mise en marché du film (par ailleurs soutenu par Téléfilm à l'étape de la production) ont été entièrement assumés par l'entreprise et ses créanciers.

A long terme, Pascal Maeder espère avec Atopia (production, export et distribution) créer un petit studio de films de qualité, et assurer le cheminement de ceux-ci, depuis la production jusqu'à la diffusion, tout en impliquant les cinéastes dans chacune des étapes. À l'heure où *A Silent Love* amorce son parcours nord-américain, Maeder et son équipe (entre quatre et six personnes, selon les jours) réfléchissent aux stratégies de diffusion de *Jimmy Works*, premier long métrage de Simon Sauvé, troisième long métrage de leur catalogue, qu'on verra vraisemblablement au FCMM. Longue vie à Atopia.



Martin Bilodeau

Atopia Distribution espère développer pour les États-Unis un créneau de cinéma d'auteur latino

... et s'endormir avec Adamo

LAISSE TES MAINS SUR MES HANCHES

Réalisation et scénario: Chantal Lauby. Avec Chantal Lauby, Rossy de Palma, Claude Perron, Jean-Pierre Martins, Armelle Deutsch, Myriam Boyer, Bernard Menez, Alain Chabat, Jean-Hugues Anglade. Image: Tetsup Nagata. Musique: Frédéric Talgorn.

ODILE TREMBLAY

Chantal Lauby ne peut accuser qu'elle-même si son film suscite l'ennui. La comédienne française a écrit le scénario en y mettant beaucoup de son propre personnage, elle réalise le film et y tient le rôle principal. Ce sont ses premiers pas derrière la caméra, ce qui explique sans doute ses maladresses, ses à-peu-près, ce rythme languissant.

Des histoires de femmes quadragénaires qui se cherchent après que leur progéniture s'est envolée du nid, le cinéma français en enfante treize à la douzaine. Celui-ci n'a rien de bien original à col-

ler sur ce thème éculé. L'héroïne, une comédienne, mère célibataire, veut redécouvrir l'ardeur romantique de son adolescence et s'amourachera d'un forain assez macho (Jean-Pierre Martins), ce qui permettra à la caméra de traquer l'esthétique des fêtes foraines, avec grande roue, manèges et roulotte en arrière-plan.

Y aura-t-il de la neige à Noël?, de Sandrine Veysset, avait remis les chansons d'Adamo à la mode au cinéma français. *Laisse tes mains sur mes hanches* s'est engouffré à sa suite. Ici, le groupe de nostalgiques auquel appartient Odile (drôle de prénom!) se réunit chaque semaine pour danser et s'attendrir au son de ces tubes d'hier.

Chantal Lauby a pu rallier le banc et l'arrière-banc de ses amis comédiens, qui tiennent des petits rôles, comme Alain Chabat en metteur en scène tyrannique et Jean-Hugues Anglade en comédien partenaire de scène. L'inclassable Espagnole Rossy de Palma hérite pour sa part du rôle de grande copine de l'héroïne, qui rêve elle aussi du grand amour.

N'eût été quelques scènes trop courtes qui apportent une poésie



SOURCE FILMS ÉQUINOXE

Dans *Laisse tes mains sur mes hanches*, la caméra traque l'esthétique des fêtes foraines.

au film (une fête chez les gitans, un tour de manège, etc.), cette comédie romantique se contenterait de s'enliser dans l'ennui qu'elle dégage, avec ses longueurs, ses redites, ses répliques banales, son person-

nage principal sans charisme particulier. Même la flamboyante Rossy de Palma finit par nous endormir au son des chansons d'Adamo.

Le Devoir

Un canular insignifiant

THE FORGOTTEN

De Joseph Ruben. Avec Julianne Moore, Dominic West, Alfre Woodard, Linus Roache, Gary Sinise. Scénario: Gerald Di Pego. Image: Anastas N. Michos. Montage: Richard Francis-Bruce. Musique: James Horner. États-Unis, 2004, environ 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

The Forgotten: il me semble dangereux d'employer un titre comme celui-là. Surtout lorsqu'il s'agit d'un film oubliable, comme celui-là, justement. Et pourtant, c'était bien parti. Joseph

Ruben, qui n'est pas le plus doué des tâcherons (rappelez-vous l'insignifiant *Sleeping with the Enemy*) mais pas le plus bête non plus (*Return to Paradise*, *True Believer*), avait mis la table de façon magistrale.

En fait, il avait planté devant nous une actrice adulée (Julianne Moore) dans la peau de Terry Paretta, une maman endeillée de Brooklyn qui apprend par son psy (Gary Sinise) que l'enfant qu'elle pleure depuis un an et demi n'a jamais existé. Je ne sais pas pour vous, mais en moi, l'ex-fan d'*X-Files* somme Ruben de s'expliquer.

Et lui de s'exécuter, fatale er-

reur. En effet, le suspense de *The Forgotten* se dissout à mesure que l'affaire prend de l'ampleur. Chaque addition dans l'équation du suspense est une soustraction sur celle de l'originalité et de la pertinence. Si bien qu'on se retrouve au final avec l'impression d'avoir participé à un canular insignifiant.

La galerie de personnages secondaires aurait dû nous mettre la puce à l'oreille: des agents fédéraux lâchés à la poursuite de la pauvre maman qui ne sait même pas pourquoi elle court; son mari insensible (Allyou Edwards) qui finira par oublier qui elle est, ce qui du reste ne gêne rien; une

détective de la police de New York (Alfre Woodard, gaspillée) qui n'a apparemment rien de mieux à faire que de sauter sur l'affaire, enfin un émissaire étrange d'une planète lointaine (Linus Roache) qui finira par s'étrangler avec les ficelles qu'il tire. Avec un papa dont la mémoire de sa fille, disparue elle aussi, a été mystérieusement effacée, Telly tente de faire toute la lumière sur la disparition de son enfant, et Ruben, armé de sa panoplie de gadgets à suspense, essaie de se donner une contenance. *The Forgotten* est une somme d'espoirs déçus que la mémoire, heureusement, balayera.

Culture Montréal
LA CULTURE AU CŒUR DU DÉVELOPPEMENT DE MONTREAL

en collaboration avec SECOR Conseil et la Ville de Montréal présente

VILLES DE CULTURE, VILLES D'AVENIR

un colloque international sur les responsabilités culturelles des grandes agglomérations présenté dans le cadre des 17^e Entretiens du Centre Jacques Cartier

le jeudi 7 octobre de 14h à 16h30 à la TOHU 2345, rue Jarry Est

le vendredi 8 octobre de 9h à 17h au Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile

Pour la première fois à Montréal
Charles Landry
consultant international et auteur de «The Creative City: a Toolkit for Urban Innovators» en conférence le vendredi 8 octobre à 9h30

SECOR CONSEIL Ville de Montréal Université de Montréal

TOURISME Montréal CCA LE DEVOIR

Renseignements et inscription
www.culturemontreal.ca / (514) 845-0303

Cinéma

Pertinence passagère

SILVER CITY

Écrit et réalisé par John Sayles. Avec Chris Cooper, Danny Huston, Maria Bello, Richard Dreyfuss, Daryll Hannah, Marie Kay Place, Kris Kristofferson. Image: Haskell Wexler. Montage: John Sayles. Musique: Maron Daring. États-Unis, 2004, 129 minutes.

MARTIN BILODEAU

John Sayles était pressé. Ce qu'il avait à dire ne pouvait pas attendre. *Silver City*, c'est bien évident, devait sortir avant l'élection présidentielle de novembre ou ne pas sortir du tout. Sa course contre la montre, Sayles l'a remportée. Au prix toutefois d'une œuvre artistique moins aboutie que les précédentes (*Casa de los babys*, *Lone Star*, *Men With Guns*), qui pêche par ses excès et confond urgence et libertés.

L'intrigue de *Silver City* n'aurait ni queue ni tête si elle se déroulait à une autre époque que maintenant et ailleurs qu'aux États-Unis. Par souci d'économie ou pour mieux circonscrire le cadre, Sayles a transposé à Denver les intrigues de la Maison-Blanche et reporté, presque trait pour trait, la figure de George W. Bush sur un aspirant gouverneur républicain manipulé par son entourage et par son père.

L'excellent Chris Cooper campe avec une énergie souveraine ce perroquet profondément imbécile du nom de Dickie Pilager (hummez ce patronyme) qui récite les textes qu'on lui confie et ignore à peu près tout des motifs cachés de ses conseillers. Un cadavre découvert inopportunistement amène Danny O'Brien (Danny Huston), ex-journaliste converti en détective, à faire enquête à la demande de l'entourage de Pilager. Chemin faisant, le privé déterre un secret minier,



Chris Cooper et Danny Huston dans *Silver City*, de John Sayles.

un développement domiciliaire contrevenant aux lois sur l'environnement, un trafic de main-d'œuvre mexicaine, bref, une énorme affaire de corruption et de collusion qui, conscience libérale oblige, le force à se retourner contre son client.

Cinéaste brillant, Sayles n'est cependant pas un satiriste. Ses dialogues font flèche de tout bois (les ultraconservateurs en prennent pour leur rhume), mais le scénario sautille entre les genres et éparpille ses idées. Voulant à

tout prix dénoncer la perfidie de la droite, le silence de la gauche, la toute-puissance de l'argent, la démission de la presse et la crédulité des citoyens, le cinéaste a multiplié les sous-intrigues. Si bien qu'au bout d'un moment, on se demande si c'est l'histoire qui est trop grande ou si c'est le cadre qui est trop petit.

Sayles, rappelons-le, était pressé, et la hâte qui s'exprime dans son scénario, on la perçoit également dans sa mise en scène approximative, dans ses images ré-

solument sans beauté et dans son montage à la hache. *Silver City*, il va sans dire, n'a ni la grâce et l'éloquence de *Lone Star*, ni même la sensibilité de *Matewan* et *Passion Fish*. Le film constitue moins une addition à l'œuvre de Sayles, considéré aux États-Unis comme le père du cinéma indépendant, qu'une contribution au débat préélectoral américain. Et bien qu'elle soit le signe d'un engagement politique qui fait plaisir à voir, la pertinence de *Silver City* sera de courte portée.

Vieilles obsessions

A DIRTY SHAME

Réalisation: John Waters. Avec Tracey Ullman, Johnny Knoxville, Srema Blair, Chris Isaak, Suzanne Shepherd. Image: Steve Gainer. Musique: George S. Clinton. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

En quarante ans de création, le cinéaste américain John Waters, sorte d'Andy Warhol du cinéma trash et pop, a semé sur sa route des films-cultes acidulés et joyeusement pervers, de *Multiple Maniacs* à *Pink Flamingos* en passant par l'odorant *Polyester* et *Cecil B. Demented*. Son fan club le suit dans ses dérives et ses bons coups, même si parfois son délire paraît daté, jailli des décennies englouties.

Dans son dernier-né, *Dirty Shame*, orgie sexuelle partie en peur, Waters ne fait que rabâcher ses obsessions sans apporter d'eau au moulin de sa satire. C'est pourtant son anarchie qui s'éclate ici, son humour, ses fantaisies érotiques, mais elles roulent à vide. Le scénario paraît un peu influencé par le *Crash* de David Cronenberg, dans lequel des accidents d'auto généraient une frénésie sexuelle chez leurs victimes. Ici, c'est chez des puritains bourgeois de Baltimore que le ver étend dans la pomme.

Sylvia (Tracey Ullman), une prude matrone, quoique mère d'une fille exhibitionniste habituée à exhiber ses énormes appâts, découvre les joies du sexe après un accident d'auto. De collisions en collisions, de désordres en érotomanie, la petite communauté s'enflamme en pleine luxure. Une ligue de décence tente de s'insurger, mais est-elle encore possible d'endiguer pareil flot?

L'imagerie du film est kitsch et d'un porno de pacotille, comme il se doit. Costumes, attributs sexuels, tout jongle avec la caricature la plus folle. Si au début on s'en amuse, le procédé, qui ne repose que sur un socle bien mince, a tôt fait de lasser.

La dérision d'une société d'hypocrisie qui ne parvient plus à retenir la charge de ses pulsions sexuelles étouffées dans le trop-

plein de son imagerie baroque. La vision de la sexualité que Waters véhicule n'a rien de bien inspirant: simples orgies de génialité sans érotisme et sans douceur. N'eût été l'interprétation de Tracey Ullman, dont la métamorphose de vieille chipie à femelle lubrique impose l'admiration, on se contenterait de souhaiter une thérapie à Waters pour lui permettre d'explorer des voies nouvelles en abandonnant ses fantasmes épuisés.

Le Devoir

Un pudding sans grande saveur

HEAD IN THE CLOUDS

Réalisation et scénario: John Duigan. Avec Charlize Theron, Penelope Cruz, Stuart Townsend, David La Haye, Karine Vanasse. Image: Paul Sarossy.

Présenté au Festival des films du monde, *Head in the Clouds*, de John Duigan, a déjà beaucoup fait parler de lui. Plus souvent en mal qu'en bien. En grande partie tourné à Montréal (déguisé en Paris), avec les frères Rémillard de la maison Remstar à la coproduction, le film mêle des stars internationales comme Penelope Cruz et l'oscarisée Charlize Theron à des comédiens québécois: David La Haye, Karine Vanasse, etc.

Head in the Clouds ne fera pas date dans l'histoire du cinéma, entendons-nous là-dessus. Mais il n'est pas aussi mauvais que certains ont bien voulu le laisser croire. Juste ordinairement médiocre. Un tas de coproductions, qui entremêlent les lieux et les acteurs d'horizons divers pour boucler leur budget, s'éparpillent de la sorte sans trouver leurs assises. Air connu.

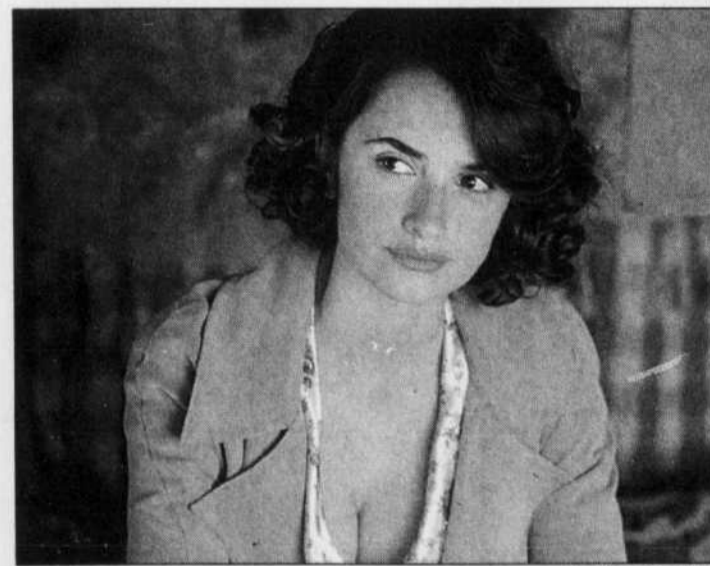
Head in the Clouds, du cinéaste australien d'origine britannique John Duigan, est donc une sorte de pudding historique situé au cours des années 30 à Cambridge, à Paris ainsi qu'en Espagne. Ro-

mance, érotisme, film de résistance. Brassez le tout.

L'Irlandais Stuart Townsend incarne un jeune étudiant pauvre tombé sous le charme de la superbe, déléguée et riche Gilda (Charlize Theron). Il finira par partager son lit et sa vie à Montmartre en compagnie de Mia (Penelope Cruz), une copine espagnole de sa bien-aimée fuyant la guerre civile. David La Haye joue l'amant sadique de Mia au rictus cruel et Karine Vanasse une loyale résistante au doux sourire. Les rôles sont caricaturaux en général. Chacun représente une sorte d'icône. Peu de place subsiste pour la nuance d'interprétation. Les acteurs québécois ne sont pas pires que les autres. Pas meilleurs non plus. Desservis par un scénario faible, voilà tout.

L'hédonisme de Gilda se heurtera à l'engagement politique de ses amis. Collaborer? Résister? Chacun tire la couverture de l'histoire de son côté, et la mort rôde.

Bon! Le film a voulu tout insérer dans sa marmite. Les nazis, la guerre civile espagnole, l'érotisme dans le Paris des p'tites femmes, l'héroïsme, la lâcheté, l'amour, la loyauté, les accents des comédiens de tous horizons. Ça donne ce que ça donne: une sorte de pudding sans grande saveur, qu'on ne garde pas long-



Penelope Cruz dans *Head in the Clouds*.

temps en bouche pour cause de fadeur mais qui se laisse avaler un soir de pluie. O. T.

Des producteurs du «Fabuleux destin d'Amélie Poulin»

★★★

Une Comédie totalement réussie: Romantique et rigolote

-STUDIO-Patrice Fabre

«Un conte de fées, plaisant et stylisé»

-Le Figaro

«La surprise est délicieuse, d'un romantisme écerveillé et mature»

-Cinélive-Phillippe Pourmier

Rossy, de Palma, Chantal Lauby, Claude Perron

Laisse tes mains sur mes hanches

À L'AFFICHE

105.7 CINÉMA Beauséjour PARLOUX PLAYERS LE CARREFOUR 10 CINÉMA PINE EQUINOXE

CINÉMA Beauséjour 2206, Boulevard E. 721-6000 PARLOUX PLAYERS JOLLETTE STE-ADELE SON DIGITAL

BORÉAL FILMS ET FILMS EQUINOXE PRÉSENTENT

comment conquérir l'Amérique en une nuit

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL ZÉNITH DE BRONZE

UNE COMÉDIE ROMANTIQUE DE DANY LAPERRIÈRE

MICHEL MPAMBARA ET MAKÀ KOTTO

SONIA VACHON SOPHIE FASCHER MAXIME MORIN WEDEMER NORMIL DIDIER LUCIEN

AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE MICHEL BARRIÈRE GASTON LEPRAGE PASCALIE MONTPETIT PIERRE CURZI CLAUDE CHARRON PIERRE BRASSARD

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA Beauséjour PARLOUX PLAYERS LE CARREFOUR 10 CINÉMA PINE EQUINOXE

CENTRE EATON LACORDAIRE 16 PONT-VIAU 16 BOUCHERVILLE SON DIGITAL

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 25 SEPTEMBRE AU 1^{er} OCTOBRE 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

SOUTENONS LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE!

Achetez le DVD «À la découverte de Raoul Barré» 100% des recettes seront remises à la Cinémathèque québécoise.

À la découverte de RAOUL BARRÉ

Créateur d'un siècle nouveau

Musique originale de Gabriel Thibaudeau

SEULEMENT 20 \$

Par téléphone: 1 800 267-7710 ou (514) 283-9000

Par Internet: <www.onf.ca/boutique>

Une initiative de l'Office national du film du Canada, en collaboration avec:

DDO STATOPO MAX CLUB